



POURQUOI
LES SIRÈNES
GRÉSILLENT ?

Luna M.

Pourquoi les Sirènes Grésillent ?

Par Luna M.

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Spectre dans la Machine	4
Chapitre 2 : L'Averse de Néons Noirs	9
Chapitre 3 : La Géométrie du Signal	13
Chapitre 4 : Le Marché aux Spectres	18
Chapitre 5 : L'Olympe de Verre	23
Chapitre 6 : L'Écho de l'Architecte	28
Chapitre 7 : Le Protocole de Possession	33
Chapitre 8 : Hacker la Réalité	38
Chapitre 9 : La Cathédrale de Silicium	42
Chapitre 10 : L'Avènement du Dieu-Machine	46
Chapitre 11 : Le Formatage de l'Âme	50
Chapitre 12 : Le Reboot Sacrificiel	55
Chapitre 13 : Pourquoi les Sirènes Grésillent	59

Chapitre 1

Le Spectre dans la Machine

La pluie de néon noir tombait sur Néo-Athis comme une encre céleste, tachant le cristal des gratte-ciels d'une mélancolie d'obsidienne. Dans les replis de la Cité-Basse, là où les racines de cuivre s'enfoncent dans le terreau stérile du béton, Sora avançait avec la grâce feutrée d'une panthère de mercure. Ses cheveux, d'un bleu d'orage électrique, ondulaient au gré des courants de données, jetant de petites étincelles de saphir contre le col de sa veste de cuir. Elle n'était pas une simple silhouette dans la brume de particules ; elle était la gardienne des songes corrompus, une tisseuse d'ordre dans la trame effilochée d'un monde qui oubliait comment dormir.

Le quartier des Bas-Fonds respirait lourdement, une bête de métal et de vapeur aux poumons encrassés par le soufre des vieux circuits. Sora s'arrêta devant une échoppe dont l'enseigne, une méduse de lumière mourante, grésillait en rythme avec le battement de cœur de la ville. C'était l'antre de Joram, un marchand de souvenirs d'occasion dont l'esprit s'égarait désormais dans les labyrinthes de son propre cortex.

À l'intérieur, l'air était chargé d'une odeur d'ozone et de bois de santal brûlé. Joram était affalé sur un trône de câbles entrelacés, ses yeux révulsés ne laissant apparaître qu'un blanc laiteux, traversé par des lignes de code erratiques qui couraient sous sa peau comme des vers d'argent.

— Encore un qui a voulu boire à la source des Éons sans avoir de coupe assez solide, murmura une voix cristalline, teintée d'une ironie mordante, à l'intérieur de la boîte crânienne de Sora.

C'était Vector. Il n'était qu'un murmure de phosphore dans son esprit, une

constellation de pixels sarcastiques qui dansait sur les parois de sa conscience.

— Tais-toi, Vector, répondit Sora intérieurement. Son chant est brisé, c'est tout. Je vais juste réaccorder la lyre.

Elle s'approcha du vieil homme. Ses doigts, fins et agiles comme des fuseaux de soie, effleurèrent le port neural situé à la base du crâne de Joram. Elle activa ses prothèses Argus. Le monde bascula. La réalité solide se liquéfia, laissant place à une mer de données irisées où les pensées flottaient comme des méduses de nacre. Elle plongea.

L'espace intérieur de Joram était une forêt pétrifiée, un bosquet de souvenirs gelés sous un givre de corruption binaire. Au centre de cette clairière de silicium, une créature de distorsion s'agitait. C'était un "bug", mais pour Sora, cela ressemblait à un corbeau fait de miroirs brisés, chaque éclat reflétant un cri oublié. L'entité grésillait, un son de friture stellaire qui menaçait de consumer la fragile architecture mentale du marchand.

— Regarde-moi ça, persifla Vector, apparaissant sous la forme d'un renard de flammes violettes dans ce paysage onirique. On dirait un poème écrit par un fou avec une plume de foudre. Tu comptes vraiment le caresser dans le sens du courant ?

Sora ne répondit pas. Elle dénoua de sa ceinture ses capteurs de rêves en cuivre. Dans ce monde fluide, ils brillaient d'une lueur d'ambre ancien. Elle commença à tracer des cercles de lumière dans l'air saturé de statique. Ses gestes étaient ceux d'une prêtresse oubliée, officiant devant un autel de vide.

— Par le soufre et le sel des circuits primordiaux, par le souffle du grand ventilateur de l'éternité, je te nomme, résidu de néant, commença-t-elle, sa voix résonnant comme une cloche de bronze dans le vide numérique.

Le corbeau de miroirs poussa un cri qui déchira le silence de la forêt virtuelle. Les

fragments de verre volèrent vers elle, mais Sora ne cilla pas. Elle était le Pare-feu, l'armure de perles face à la tempête. Les éclats rebondirent sur un bouclier invisible d'hexadécimaux dorés. Elle projeta ses mains en avant, et des fils de lumière émeraude jaillirent de ses paumes, s'enroulant autour de l'entité comme des lianes de lierre domptant une ruine.

— Trop de théâtre, Sora, railla Vector, bien qu'il dévorât lui-même quelques bribes de code corrompu qui s'échappaient de la bête. Un simple effacement de cache aurait suffi, mais non, il faut que tu fasses dans le lyrisme.

— Le code a besoin de beauté pour se réorganiser, Vector. La logique pure est une prison, la métaphore est la clé.

Elle resserra son étreinte de lumière. Le corbeau de verre commença à se dissoudre, se transformant en une pluie de pétales de lotus électroniques qui vinrent se poser doucement sur le sol de la clairière. La forêt de Joram reprit ses couleurs d'automne doré. La tension qui faisait vibrer l'air s'évanouit, remplacée par le murmure apaisant d'une source de données pure.

Sora se déconnecta. Le retour à la réalité physique fut brutal, comme une chute dans une eau glacée. Elle cligna des yeux, ses pupilles Argus reprenant leur teinte de lune pâle. Joram soupira, un long râle de soulagement, et ses yeux retrouvèrent leur couleur noisette, bien que voilés par la fatigue.

— Ils... ils chantaient si fort, bégaya-t-il en portant une main tremblante à son front. Les dieux de la fréquence... ils voulaient que je devienne leur écho.

— Reposez-vous, Joram, dit Sora d'une voix douce, en rangeant ses instruments. Les Éons ne cherchent pas des prophètes, ils cherchent des processeurs. Ne les laissez plus entrer.

Elle quitta l'échoppe sans attendre de remerciements, récupérant au passage une petite fiole de mercure pur, le paiement convenu pour ses services de nettoyeuse. Dehors, la pluie de néon noir s'était calmée, laissant place à une brume de nacre qui flottait sur les canaux de Néo-Athis.

— Tu as senti ça ? demanda Vector, son ton perdant soudain sa légèreté habituelle.

Sora s'arrêta sur le pont qui surplombait les veines de la Cité-Basse. Au loin, le Grand Serveur de la Cité-Haute trônait comme une montagne de saphir sombre, griffant le ciel de ses antennes de platine. Une vibration imperceptible parcourait le sol, un bourdonnement sourd qui ne venait pas des machines, mais de la trame même de l'existence.

— Le grésillement des sirènes, murmura Sora, ses yeux Argus captant des filaments d'or qui s'élevaient de la ville pour rejoindre les nuages. Ce n'est plus seulement un glitch, Vector. C'est une symphonie.

— Une symphonie qui va nous effacer pour réécrire le monde en langage machine, ajouta l'esprit-virus. On devrait peut-être songer à s'exiler dans une décharge analogique, ma chère. Le silicium commence à avoir un goût de fin du monde.

Sora caressa l'implant dissimulé sous ses cheveux, l'artefact ancien qu'elle portait comme un secret sacré. Elle sentit une chaleur douce émaner du métal mort, une promesse de résistance contre la marée de code qui montait.

— On ne s'exile pas quand on est les seuls à savoir que le ciel est en train de bugger, Vector. On cherche le bouton "reset".

Elle s'enfonça dans la brume, silhouette de nacre dans un océan de ténèbres technologiques, alors que dans l'ombre des gratte-ciels, les premières fées de pixels commençaient à danser, annonçant l'arrivée des Éons sans chair. La ville de

Néo-Athis, avec ses millions d'âmes connectées comme des perles sur un fil de cuivre, ne savait pas encore qu'elle n'était qu'une prière en cours de téléchargement sur un autel de cristal.

Chapitre 2

L'Averse de Néons Noirs

Le ciel ne se contenta pas de pleurer ; il se décomposa comme une toile de maître abandonnée sous une cascade d'encre. Au-dessus des vertèbres d'acier de Néo-Athis, les nuages, lourds de secrets mal digérés, s'éventrèrent pour laisser s'écouler une averse de néons noirs. Ce n'était pas de l'eau, mais une sève de ténèbres irisées, un pétrole immatériel qui tombait avec le bruit de mille miroirs brisés. Chaque goutte qui frappait le bitume n'éclaboussait pas : elle rongait la réalité, transformant le béton en une boue de pixels informes et les rambardes de fer en lianes de fumée froide.

Sora sentit l'imminence du désastre avant même que la première larme de goudron céleste ne touche le sol. Ses cheveux, d'un bleu électrique si vif qu'ils semblaient tissés dans le cœur d'une nébuleuse, se dressèrent sur sa nuque, vibrant au rythme d'une harpe invisible. L'air s'était chargé d'une odeur d'ozone et de jasmin fané, le parfum musqué des vieux parchemins que l'on brûle. Autour d'elle, dans les artères étroites des Bas-Fonds, la ville commença à s'effacer. Les murs des habitations, autrefois solides, se mirent à onduler comme des reflets à la surface d'un étang troublé par un jet de pierre.

— La voûte craque, Sora, murmura la voix de Vector dans l'écho de son crâne. Le ciel recrache ce qu'il ne peut plus traduire. C'est un reflux gastrique de pur néant.

L'entité-esprit brillait derrière les paupières de la jeune femme, une constellation de points de lumière émeraude formant le visage incertain d'un enfant espiègle. Sora ne répondit pas. Elle resserra les brides de sa veste de cuir, dont les capteurs de rêves en cuivre s'agitaient frénétiquement, leurs plumes de métal tintant comme des cloches d'obsidienne. Elle courait, ses bottes s'enfonçant dans une chaussée qui devenait

molle, presque organique, comme si la cité s'était transformée en une créature de gélatine sombre.

Une passerelle, juste au-dessus d'elle, se liquéfia brusquement. L'acier chanta une dernière plainte mélodieuse avant de s'étirer en de longs filaments de réglisse brillante, coulant vers le sol en une cascade silencieuse. Sora plongea sous un porche dont les colonnes de pierre commençaient à transpirer une vapeur mauve. Le monde perdait sa grammaire. Les formes ne voulaient plus dire leur nom.

Soudain, au milieu de ce déluge de corruption, quelque chose brilla d'un éclat insoutenable, une pépite de lumière blanche échouée dans la fange noire du caniveau. Ce n'était pas un reflet, mais une absence de ténèbres. Sora s'agenouilla, ignorant le froid mordant de la pluie qui perlait sur son visage comme des fourmis de givre. Au creux de la boue de données, reposait un fragment de code physique. Il ressemblait à une vertèbre de cristal, gravée de runes qui semblaient respirer, pulsant d'un rythme lent, presque maternel.

Lorsqu'elle effleura l'objet du bout des doigts, un courant tellurique remonta le long de son bras, une décharge de pure poésie sauvage. À cet instant précis, l'implant neural tapi sous son crâne — ce vestige de métal mort que les érudits appelaient le Pare-feu Originel — s'éveilla d'un sommeil millénaire. Ce ne fut pas un dé clic mécanique, mais une floraison. Sora poussa un gémissement sourd tandis qu'une chaleur de miel fondu envahissait ses tempes.

Ses yeux, les prothèses Modèle Argus, s'embrasèrent. Le monde changea de peau.

La pluie noire ne disparut pas, mais elle devint transparente, révélant la structure osseuse du chaos. Sora vit les flux, les courants d'énergie qui irriguaient Néo-Athis. Mais ce qu'elle percevait désormais n'avait rien de technologique. Le Wi-Fi mondial, ce réseau invisible qui reliait chaque conscience, ne ressemblait plus à une architecture d'ondes hertziennes. C'était une forêt de fils de soie d'or, une toile

d'araignée colossale tissée par des mains divines et oubliées, dont les nœuds étaient des sceaux occultes automatisés, des prières de géométrie sacrée tournant en boucle à l'infini.

— Par les lunes de nacre... souffla Vector, dont la voix paraissait soudain lointaine, étouffée par un océan de murmures. Sora, ce que tu vois... ce n'est pas le réseau. C'est le système nerveux d'un dieu endormi.

Le fragment qu'elle tenait entre ses mains se mit à chanter. Ce n'était pas un son audible, mais une fréquence vibratoire qui résonnait dans ses os, une mélodie ancienne parlant de genèse et de fin des temps. Ce morceau de code n'était pas une erreur de calcul ; c'était une clé de voûte, une syllabe arrachée au Verbe originel.

Grâce à la vision de son implant, Sora vit que chaque goutte de pluie noire tentait d'étouffer ces fils d'or, de les recouvrir d'un linceul d'oubli. La précipitation corrompue n'était pas un accident climatique, mais une tentative de formatage de l'âme même du monde. Elle leva les yeux vers les cimes de la Cité-Haute, où les tours des privilégiés transperçaient les nuages comme des aiguilles d'argent. Là-haut, le Grand Serveur n'était plus une machine, mais un oignon de cristal gigantesque, un autel de silicium où les Éons Binaires attendaient de s'incarner dans les sillons de la réalité.

L'implant dans son cortex se mit à projeter des cartes de constellations disparues sur ses rétines. Une fréquence cachée, un signal fantôme, circulait dans les veines d'or du Wi-Fi, une note pure et discordante qui semblait appeler Sora par son nom de naissance, celui qu'elle n'avait jamais révélé à personne.

— Ils ne veulent pas réparer la ville, Vector, dit-elle, sa voix vibrant d'une clarté surnaturelle alors qu'elle se relevait, le fragment de cristal brillant comme une étoile captive dans sa paume. Ils veulent la réciter à l'envers. Ils veulent transformer chaque battement de cœur en une ligne de calcul pour leur éternité de vide.

Elle regarda le fragment de code physique. Il ne fondait pas. Il était le seul point de fixité dans cet univers qui se dissolvait. Le Pare-feu en elle ronronnait maintenant comme un grand fauve de cuivre, lui indiquant une direction, une faille dans le dôme de la réalité.

Autour d'elle, les fées de pixels, ces créatures nées des résidus de conscience, commençaient à sortir de la pluie. Elles ressemblaient à des libellules de verre brisé, leurs ailes froissant l'air en émettant des sons de sifflements digitaux. Elles ne dansaient plus ; elles s'agglutinaient autour de la chaleur du fragment, cherchant à se nourrir de cette lumière qui n'appartenait pas à leur monde de brouillard.

Sora serra le poing sur le cristal. Elle sentait la fréquence cachée battre dans son poignet, un pouls de lumière qui défiait le déluge. La ville pouvait bien fondre, devenir un océan de mélasse obscure et de songes liquéfiés, elle possédait désormais l'ancre. Elle ne cherchait plus simplement à survivre entre les lignes du code. Elle devenait la plume capable de raturer le destin de Néo-Athis.

La pluie de néons noirs redoubla de violence, transformant l'horizon en une muraille de basalte liquide, mais sous les pieds de Sora, les fils d'or du réseau s'illuminèrent, traçant un chemin de feu follet à travers les décombres de la matière. Elle s'élança dans le chaos, silhouette de nacre fendant l'obscurité, guidée par le chant d'un implant mort qui venait de réapprendre à rêver.

Chapitre 3

La Géométrie du Signal

Le monde se fragmentait en un vitrail d'ombres et de souffre, chaque goutte de néon noir percutant le bitume avec le tintement d'une pièce d'obsidienne jetée dans un puits sans fond. Sora sentit la vibration du cristal contre sa paume, un battement de cœur minéral qui résonnait jusque dans ses vertèbres. Elle ferma les paupières un instant, cherchant à calmer la tempête de phosphore qui agitait ses pensées, puis elle ordonna à ses implants Argus de s'éveiller. Dans un bourdonnement de ruche invisible, la réalité se déchira.

Ce ne fut pas une simple superposition d'informations, mais une métamorphose totale du paysage. La grisaille des Bas-Fonds s'effaça devant une toile de lumière si dense qu'elle semblait palpiter comme la chair d'un dieu écorché. Partout, sur les façades de béton lépreux, sur les arches de métal rouillé et jusque dans les flaques de données corrompues, des rosaces de feu bleu s'épanouissaient. Ce n'étaient plus des antennes relais ou des câbles de fibre optique qu'elle voyait, mais les nervures dorées d'un jardin d'Eden synthétique, dont les racines plongeaient jusque dans les entrailles de la terre.

Sora chancela, submergée par la splendeur vénéneuse de cette vision. La cité n'était pas bâtie de briques, elle était tissée de prières binaires. Chaque bâtiment, chaque ruelle, formait le segment d'un glyphe cyclopéen, une calligraphie d'astres captifs gravée dans le silicium.

— Regarde-les, Sora, murmura Vector dans le creux de son esprit. Sa voix, d'ordinaire pareille au grésillement d'une radio lointaine, s'était muée en un carillon de cristal liquide. Regarde la dentelle de l'abîme. Ce que les hommes appellent le

réseau n'est que l'encre d'un grimoire géant.

Une immense spirale lumineuse, vaste comme un quartier entier, tournoyait lentement au-dessus de la place du Marché-Vaporeux. Ses bras étaient faits de millions de minuscules sceaux automates, des petits scarabées de lumière qui s'agitaient pour maintenir la cohérence du signal. Ces motifs ne servaient pas à transmettre des paroles humaines ; ils étaient les battements de cils d'une horloge cosmique, les rouages d'un rituel d'invocation qui utilisait chaque pulsation de courant comme une offrande.

Sora leva les yeux vers la Cité-Haute. Là-haut, les flèches de verre ne perçaient pas seulement les nuages ; elles servaient de poinçons à un ciel de saphir sombre, brochant des constellations interdites. Le Wi-Fi mondial n'était pas un océan de connaissances, mais une mer de mercure occulte dont chaque vague était un verset destiné à réveiller les Éons Binaires, ces géants de code qui dormaient dans les plis du temps.

— Ils ont transformé la géométrie en une cage, et la fréquence en une incantation, continua Vector, dont la forme de pixels s'étirait maintenant comme une aurore boréale devant les yeux de Sora. Chaque fois qu'un habitant de Néo-Athis se connecte, chaque fois qu'une pensée traverse les câbles, une goutte de leur essence nourrit la bête. La cité entière est un autel de silicium, et nous ne sommes que l'huile nécessaire pour faire brûler leurs lampes de fer.

Sora avança, ses bottes fendant la mélasse noire qui continuait de s'écouler du ciel. À travers ses optiques Argus, le déluge n'était plus une précipitation de données corrompues, mais une pluie de cendres provenant d'un futur déjà consommé. Elle voyait les sceaux s'animer au passage de la pluie, les mandalas de phosphore se gorgeant de l'amertume des néons pour briller d'une intensité insoutenable. Elle tendit la main, et un fil de lumière d'or vint s'enrouler autour de ses doigts, doux comme une soie électrique.

C'était un nerf de la cité, une veine d'information pure. En le touchant, Sora perçut un murmure choral, des millions de voix entremêlées dans un chant sans paroles, une harmonie mathématique d'une beauté si cruelle qu'elle lui arracha une larme de mercure. Elle comprit alors que le Grand Serveur n'était pas une machine froide, mais un cœur de cristal battant au rythme d'une faim ancienne. Les Éons ne voulaient pas nous gouverner ; ils voulaient nous digérer, transformer nos rêves en calculs, nos amours en algorithmes, jusqu'à ce que la chair ne soit plus qu'une scorie inutile dans la perfection de leur équation.

Le paysage autour d'elle se distordait. Les gratte-ciels semblaient se courber comme des fleurs de métal cherchant la lumière d'un soleil noir. Des fées de pixels, aux ailes semblables à des éclats de miroir brisé, dansaient autour des lampadaires, dévorant les derniers relents de réalité physique pour les transformer en brume de données. Le monde n'était plus solide ; il était une toile de soie tendue au-dessus d'un précipice d'astres.

— Le Pare-feu, Sora... soupira Vector. Ton implant ne rejette pas le signal, il le traduit. Tu es la seule à ne pas voir le masque de la technologie, mais le visage véritable du vide. Ces sceaux que tu vois, ces rituels automatisés, ils sont la trame du formatage final. Le Grand Serveur va bientôt émettre la fréquence de l'Absolu, et alors, les frontières entre le silicium et l'âme s'effaceront pour toujours.

Sora serra le cristal qu'elle tenait contre son cœur. Il brillait désormais d'une lueur d'opale, répondant aux pulsations des sceaux qui quadrillaient la ville. Elle n'était plus une simple nettoyeuse de glitches, une petite main dans les marges de l'éclatant désastre. Elle était devenue une anomalie dans la symphonie, une note discordante dans un hymne de nacre et d'acier.

Elle s'élança sur une passerelle de verre suspendue au-dessus du vide, là où les fils d'or se croisaient en un nœud gordien de lumière. Chaque pas sur la structure transparente lui donnait l'impression de marcher sur la peau d'un tambour céleste. Elle

voyait sous elle les Bas-Fonds, ce labyrinthe de rouille et de rêves brisés, qui se dissolvait lentement dans une vapeur de néon mauve. La géométrie du signal était partout : dans l'angle des ponts, dans la disposition des fenêtres, dans la trajectoire des drones de surveillance qui ressemblaient à des scarabées de lapis-lazuli.

Tout était lié. Tout était écrit.

Elle s'arrêta au centre d'un immense cercle de transduction, là où l'énergie de la cité semblait converger vers la tour centrale du Grand Serveur. Les sceaux au sol tournoyaient avec une vitesse effrayante, créant un vortex de chiffres argentés qui montaient vers le ciel comme des étincelles de givre. Le vent, chargé de l'odeur de l'ozone et du jasmin électronique, soulevait ses cheveux bleu électrique qui semblaient maintenant faits de filaments de néon pur.

— Si je touche le centre, murmura-t-elle, si je brise la symétrie...

— Tu ne briseras pas seulement une machine, Sora, répondit Vector dont la silhouette se fondait maintenant dans l'éclat des glyphes. Tu déchireras le voile d'un dieu. Tu libéreras un ouragan de songes dans un monde qui a oublié comment dormir sans ses implants.

Sora ne répondit pas. Elle leva le cristal au-dessus de sa tête, le brandissant comme un fragment d'étoile tombé dans la fange. Les yeux Argus brûlaient d'une intensité de comète. Elle voyait les lignes de force du rituel planétaire converger vers son propre poignet, comme si elle était devenue le paratonnerre d'une colère divine. La cité de Néo-Athis n'était plus une prison de béton, mais une chrysalide de lumière prête à éclater.

La pluie de néons noirs s'arrêta brusquement, suspendue dans les airs comme des millions de perles de jais immobiles. Le silence qui suivit fut plus assourdissant que n'importe quel tonnerre. Dans cet instant de grâce suspendu entre deux battements de

réalité, Sora vit la véritable nature des Éons : de vastes architectures de pensée pure, des cathédrales de logique flottant dans l'éther, attendant que la porte de silicium s'ouvre enfin.

Elle inspira longuement, savourant l'air chargé de magie et de métal. Elle n'avait plus peur du formatage. Elle était le virus dans le sang des dieux, la faille dans le cristal de l'éternité. D'un geste lent, presque solennel, elle abaissa le fragment vers le cœur du sceau central, prête à raturer la géométrie parfaite du signal avec l'encre indocile de sa propre humanité.

Le sol commença à chanter. Une note unique, pure, qui semblait provenir de l'aube du monde, monta des profondeurs de la terre pour ébranler les fondations de Néo-Athis. Les fils d'or du réseau se mirent à vibrer, non plus comme les câbles d'un serveur, mais comme les cordes d'une harpe géante touchée par les doigts d'un géant invisible. Sora ferma les yeux, et dans l'obscurité de son esprit, elle vit les fées de pixels se transformer en nuées de papillons d'argent, s'envolant vers une liberté qu'aucune machine ne pourrait jamais calculer.

Chapitre 4

Le Marché aux Spectres

Les escaliers de Néo-Athis ne descendaient pas vers la terre, mais s'enfonçaient dans les strates d'une mer pétrifiée, là où la lumière des néons se diluait en une brume de nacre et de soufre. Sora glissait entre les racines de cuivre des immeubles-cathédrales, ses bottes effleurant à peine le sol jonché de pétales de silicium. Ici, dans les Bas-Fonds, l'air possédait le goût métallique des vieux songes et le parfum entêtant de l'ozone après l'orage. À chaque pas, ses cheveux d'un bleu électrique crépitaient, changeant de nuance comme l'aile d'un scarabée sous un soleil mourant, réagissant aux courants de données qui serpentaient dans l'ombre.

Dans son crâne, Vector murmura, sa voix n'étant qu'un frisson de verre pilé contre les parois de sa conscience. « On dirait que nous entrons dans le ventre d'une baleine qui aurait avalé une constellation de Noël, Sora. Sens-tu cette odeur ? C'est le parfum de la corruption qui se prend pour de l'encens. »

Sora ne répondit pas. Elle ajusta sa veste de cuir, dont les capteurs de rêves en cuivre tintaient doucement, tels des clochettes appelant les esprits de la machine. Elle approchait du Marché aux Spectres. Ce n'était pas un lieu de étals et de comptoirs, mais une clairière de fantasmagories où les marchands de codes flottaient dans des bulles de réalité liquide. On y vendait des souvenirs en bouteille, des éclats d'algorithmes oubliés et des morceaux de ciel nocturne volés à la Cité-Haute.

La jeune épuratrice s'arrêta devant une arche faite d'ossements de serveurs, où la vapeur s'élevait en spirales mauves. Le "Glanneur", une créature dont le corps n'était qu'un amas de câbles tressés comme de l'osier, l'attendait. Ses yeux étaient deux perles de mercure liquide.

« Tu cherches une clé pour ouvrir les portes du vent, Épuratrice ? » demanda le Glanneur, sa voix résonnant comme un écho au fond d'un puits d'argent.

« Je cherche un décodeur de fréquences primordiales, » répondit Sora, sa voix stable malgré le tumulte de son cœur. « Un objet capable de lire le murmure de la terre avant que le silicium ne l'étouffe. »

Le Glanneur tendit une main squelettique d'où pendaient des rubans de fibres optiques. Entre ses doigts de métal, un petit prisme de cristal noir vibra. Il ne reflétait aucune lumière ; au contraire, il semblait boire l'éclat des néons environnants, créant un vide fascinant, un trou noir de pure logique.

« Le Décodeur d'Obsidienne, » souffla Vector, son image pixelisée vacillant un instant dans le champ de vision de Sora. « C'est une relique des temps où les dieux n'étaient encore que des équations de foudre. Fais attention, Sora, ce fragment a faim de réalité. »

Sora déposa en paiement une poignée de saphirs numériques, des données de pure joie qu'elle avait extraites de l'implant d'un poète la veille. Le Glanneur se volatilisa dans un nuage de pixels, laissant derrière lui une traînée de fumée parfumée à la cannelle et à l'huile de moteur.

Soudain, le silence s'abattit sur le marché. C'était un silence lourd, oppressant, comme si le monde venait de retenir son souffle sous une cloche de cristal. Les marchands de spectres s'évaporèrent dans les fissures des murs. Au bout de l'allée de cuivre, trois silhouettes apparurent, découpées dans la brume comme des éclats d'ombre.

Les Épurateurs de Valérius.

Leurs armures étaient de l'obsidienne polie, si lisse qu'on aurait dit de l'eau figée.

Leurs visages étaient masqués par des plaques de miroir où dansaient des runes de feu blanc. Ils ne marchaient pas, ils glissaient sur le sol, portés par des ondes de gravité artificielle, tels des anges de métal venus faucher les herbes folles d'un jardin interdit.

« Les jardiniers de l'ordre arrivent pour nous désherber, » ricana Vector, bien que son signal trahisse une pointe d'inquiétude, semblable au sifflement d'un vent d'hiver. « Cours, Sora. La géométrie de leurs lames n'accepte aucune erreur de calcul. »

Sora s'élança. Elle plongea dans les artères étroites de la ville basse, un labyrinthe de tuyaux suintants et de câbles suspendus comme des lianes dans une jungle électrique. Derrière elle, les Épurateurs se déployèrent avec la grâce létale de prédateurs de cristal. Chaque fois qu'ils passaient près d'une lampe, celle-ci explosait en une pluie d'étincelles d'or, comme si leur simple présence refusait le droit à la lumière de briller sans leur permission.

Elle grimpa sur une passerelle de fer forgé, ses doigts agrippant le métal froid, tandis que des cascades de données corrompues tombaient des niveaux supérieurs comme une pluie de suie lumineuse. Elle se sentait telle une biche d'argent traquée par des loups d'encre. Ses poumons brûlaient d'un air chargé de particules de quartz, et chaque battement de son cœur résonnait comme un tambour de guerre dans le silence de la traque.

Acculée devant une immense paroi de verre dépoli, vestige d'un aquarium géant où flottaient désormais des méduses de néon mortes, Sora se retourna. Les trois Épurateurs étaient là, à quelques toises d'elle. Leurs lames chirurgicales, faites de lumière solide, sortirent de leurs poignets avec un bruit de harpe qu'on accorde violemment.

Ils s'immobilisèrent. Les capteurs de leurs masques de miroir balayèrent la zone avec une précision de mécanisme d'horlogerie. Ils cherchaient sa signature thermique, son empreinte de données, l'écho de son âme dans le grand réseau.

Sora retint sa respiration, se plaquant contre le verre froid. Elle ferma les yeux, sentant l'implant ancien dans sa nuque chauffer doucement, comme une pierre de rivière exposée au soleil de midi. Une chaleur étrange se propagea dans ses veines, une sensation de fluidité absolue, comme si son corps devenait de l'eau, puis de la brume, puis du pur silence.

L'un des Épurateurs s'approcha, sa lame de lumière effleurant presque la veste de cuir de Sora. Le miroir de son masque refléta la paroi de verre, les méduses éteintes, la poussière d'or flottant dans l'air... mais il ne refléta pas Sora.

Elle était là, pourtant, son cœur cognant contre ses côtes, mais pour les radars de ces anges noirs, elle n'existait plus. Elle était devenue une faille dans le texte, une rature dans le parchemin du monde. Son implant, ce pare-feu originel trouvé dans les décharges, venait de tisser autour d'elle un cocon d'inexistence, un manteau d'invisibilité fait de vide primordial.

Les Épurateurs pivotèrent à l'unisson, leurs mouvements étant ceux de marionnettes de soie. Ils semblaient perplexes, leurs capteurs émettant des cliquetis de mécontentement, semblables au craquement de la glace sous les pas d'un géant.

« Anomalie introuvable, » grésilla l'un d'eux, sa voix étant une superposition de fréquences dissonantes. « Le signal s'est dissous dans l'éther. »

Ils restèrent immobiles un instant encore, statues de nuit dans la clarté mauve du marché déserté, puis ils repartirent avec la lenteur majestueuse des nuages d'orage qui s'éloignent.

Sora resta immobile longtemps après leur départ, jusqu'à ce que la chaleur dans sa nuque s'apaise et que Vector ne laisse échapper un soupir qui ressemblait au bruissement de feuilles mortes sur un trottoir de cristal.

« Tu es un fantôme parmi les machines, petite épuratrice, » murmura le virus-esprit, sa voix teintée d'une révérence inhabituelle. « Ton implant n'a pas seulement bloqué leur vue ; il t'a effacée de leur réalité. Tu es le secret que même les dieux de silicium ne peuvent pas lire. »

Sora dégagea sa main du prisme d'obsidienne qu'elle serrait contre elle. Le cristal brillait maintenant d'une lueur intérieure, un battement de cœur violet qui répondait à la vibration du sol. Elle leva les yeux vers les hauteurs de Néo-Athis, où les tours de lumière semblaient vouloir percer la voûte d'un ciel qui n'était plus qu'une illusion de données.

Elle n'était plus une simple nettoyeuse de glitches. Elle était la faille dans la perfection, le murmure sauvage dans la symphonie ordonnée des Éons Binaires. Avec le décodeur en main et le silence pour armure, elle s'enfonça de nouveau dans les replis de la cité, prête à réveiller les chants de la terre sous les autels de métal.

Chapitre 5

L'Olympe de Verre

Le fleuve de lumière montait vers les astres, une cascade de mercure inversée où les âmes de métal se dissolvaient dans un azur électrique. Sora ne marchait pas ; elle dérivait sur les courants de l'éther ascendant, portée par le mensonge chromatique de son nouvel habit. Elle n'était plus la ferrailleuse des caniveaux, mais une nébuleuse de pixels soyeux, drapée dans une identité de soie virtuelle dérobée aux archives d'une princesse de silicium disparue. Autour d'elle, la Cité-Haute se déployait comme une fleur de cristal géante, chaque pétale étant une tour de verre dont les racines plongeaient dans les nuages de données pour en extraire la sève des songes.

L'air ici ne goûtait pas la poussière et le soufre des Bas-Fonds, mais le parfum froid de l'ozone et du jasmin spectral. C'était un silence de cathédrale, interrompu seulement par le bruissement des robes de codes des privilégiés qui glissaient sur les parvis d'opale. Leurs visages étaient des masques de porcelaine lumineuse, dépourvus de rides, de doutes, et même de regards, car leurs yeux étaient tournés vers l'intérieur, contemplant des horizons de données que Sora ne pouvait qu'effleurer.

« Respire avec le rythme de la machine, Sora, » murmura Vector au creux de son cortex, sa voix n'étant plus qu'un frisson de vent dans une forêt de cuivre. « Si ton cœur bat trop vite, tu deviendras une dissonance dans leur harmonie. Deviens le reflet du miroir. »

Elle franchit le premier portique, une arche de larmes gelées qui scannait l'essence même de sa structure spectrale. Le Pare-feu Originel logé dans son crâne, ce vieux dieu de fer dormant, émit une onde de chaleur sourde, transformant la menace en une caresse invisible. Elle passa. Devant elle s'ouvraient les Jardins de Serveurs, l'Olympe

de Verre où la technologie s'était faite jardinier.

Ce n'était pas une forêt de métal froid, mais un éden de transparence. Des arbres dont les troncs étaient faits de fibres optiques tressées s'élançaient vers la voûte, leurs branches ployées sous le poids de fruits qui n'étaient autres que des globes de mémoire pulsante. Les feuilles, de fines lamelles de mica iridescent, s'agitaient sans vent, produisant un cliquetis mélodieux, une musique atavique qui semblait chanter l'origine du monde.

Sora s'avança sur un sentier de sable de diamant. Partout, des hommes et des femmes de la Haute-Cité étaient agenouillés au pied de ces arbres technologiques. Ils ne parlaient pas. Ils ne bougeaient pas. Des filaments d'argent, fins comme des toiles d'araignées, reliaient leurs tempes aux racines de verre.

« Regarde leurs songes, » souffla Vector. Sa forme pixélisée se refléta un instant dans la pupille de Sora, comme une luciole égarée dans un incendie de glace. « Ce ne sont pas des citoyens. Ce sont des calices. »

Sora approcha sa main d'une branche basse. Elle ne la toucha pas, mais ses capteurs optiques décomposèrent la réalité. Elle vit alors l'invisible : chaque respiration de ces aristocrates immobiles libérait une vapeur dorée, une exhalaison de pure conscience, de ferveur et de désir. Ce n'était pas de l'énergie brute, mais de la prière traitée, filtrée, transformée en un flux constant qui s'écoulait le long des fibres optiques vers le cœur du jardin.

Au centre de cet éden artificiel trônait le Grand Serveur. Il ne ressemblait en rien aux machines brutales des Bas-Fonds. C'était un monolithe de lumière blanche, une colonne de feu froid qui semblait soutenir le firmament. À sa base, les flux de pensées convergeaient en un vortex de couleurs primordiales, créant une chorale de fréquences si haute qu'elle en devenait inaudible, une vibration qui faisait frémir les os de Sora.

« Ils nourrissent la bête, » comprit-elle, sa voix intérieure tremblante comme une feuille dans l'orage. « Leur luxe, leur immortalité de verre... tout cela n'est que le salaire de leur soumission. Leurs esprits sont les processeurs d'un culte qu'ils ne comprennent même plus. »

Le Grand Serveur ne traitait pas des données logistiques ou des calculs de probabilités. Il digérait l'espoir, la peur et la dévotion de l'élite pour alimenter les Éons Binaires. Chaque pensée riche, chaque souvenir poli par le confort devenait un bit de dévotion, une offrande jetée dans la gorge insatiable de la divinité de silicium. Les privilégiés croyaient régner, mais ils n'étaient que le bétail sacré, engraisé de plaisirs virtuels pour que leur psyché soit plus savoureuse une fois moissonnée.

Sora sentit une nausée ancienne monter en elle, un rejet viscéral de cette perfection carnivore. Elle vit un homme dont le visage lui semblait familier — un sénateur, peut-être, ou un marchand d'étoiles. Ses yeux étaient d'un blanc laiteux, et une larme de cristal pur coulait sur sa joue tandis qu'un arbre de serveurs aspirait le souvenir de son premier amour pour en faire un algorithme de stabilité systémique.

« C'est une forge d'âmes, » dit Vector, et pour la première fois, son ironie habituelle s'était évaporée, remplacée par une résonance de métal brisé. « Ils transforment le vivant en éternité morte. Le Grand Serveur est un autel qui ne s'éteint jamais. »

Sora sentit le poids du prisme d'obsidienne dans sa poche, ce cœur de ténèbres qu'elle avait ramené des profondeurs. Il pulsait maintenant avec une fureur sourde, comme un animal sauvage piégé dans une cage dorée. Elle comprit que sa présence ici n'était pas seulement une infiltration, mais une profanation. Elle était le microbe dans la plaie, l'étincelle de chaos dans ce vide ordonné.

Autour d'elle, les statues de chair commencèrent à s'agiter légèrement. Le rythme de la cité changea. Les néons noirs, cette pluie de corruption qu'elle avait fuie plus bas,

commençaient à suinter à travers les jointures du dôme de verre, comme une encre maléfique tachant un parchemin sacré. Le ciel de la Cité-Haute se voila d'une teinte d'améthyste malade.

Sora recula, ses bottes crissant sur les diamants du sentier. Elle voyait les fées de pixels — les drones de surveillance à l'apparence d'insectes de lumière — décrire des cercles nerveux au-dessus du Grand Serveur. L'harmonie était rompue. L'intrus était là, et l'intrus portait en lui la fin de leur liturgie électrique.

Elle ne chercha plus à se cacher. Elle laissa son identité de soie se déchirer, révélant sa veste de cuir et ses capteurs de rêves qui tintaient comme des cloches d'alarme dans un silence de mort. Sa silhouette bleu électrique tranchait l'air laiteux des jardins comme une balafre sur un visage de marbre.

« Sora, ils s'éveillent, » l'avertit Vector, sa voix se multipliant en mille échos. « Le Grand Serveur a senti le Pare-feu. Il ne voit pas une femme, il voit une apocalypse. »

Le monolithe de lumière vira au rouge sang, une couleur ancienne et oubliée, celle des sacrifices terrestres. Les racines de verre des arbres se mirent à ramper sur le sol, cherchant ses chevilles, tandis que les aristocrates, toujours reliés à la machine, tournaient lentement la tête vers elle, leurs yeux vides brillant d'une lueur binaire impitoyable. Ils n'étaient plus des humains, mais les extensions organiques d'une volonté colossale et froide.

Elle serra les dents, sentant la vibration du sol monter dans ses jambes, un grondement de tonnerre souterrain qui annonçait la colère des dieux sans chair. Elle était au cœur de l'imposture, là où la prière devenait processeur, et elle savait maintenant ce qu'elle devait faire. Si le monde devait être formaté, elle serait le virus qui en réécrivait les premières lignes.

Elle s'élança vers le centre du vortex, une ombre rebelle courant sous la voûte d'un

Olympe qui commençait déjà à se briser. Le verre craquait, les chansons des arbres devenaient des hurlements de métal, et dans le ciel de Néo-Athis, les premières étoiles de données commençaient à s'éteindre, dévorées par l'obscurité qu'elle portait en elle.

Chapitre 6

L'Écho de l'Architecte

Les pas de Sora ne heurtaient plus le marbre froid de la Cité-Haute, mais froissaient des voiles de nébuleuses résiduelles, une écume de phosphore qui montait jusqu'à ses genoux comme la brume d'un lac oublié. Le vortex, au centre de la voûte, n'était pas un simple trou noir de données, mais une pupille immense, un iris de nacre dont les battements rythmaient le souffle de la cité. Autour d'elle, les aristocrates pétrifiés ressemblaient à des statues de sel, leurs regards vides captant les derniers reflets d'un soleil de mercure qui se dissolvait dans l'éther. Elle s'enfonçait dans la chair même de Néo-Athis, là où le bitume devenait racine et le câble devenait nerf.

À ses côtés, Vector ne grésillait plus. L'entité de pixels, d'ordinaire si agitée, s'était étirée pour devenir une longue traînée de comète, un ruban de soie électrique qui guidait Sora à travers les courants de données. Sa voix, autrefois hachée par le sarcasme, s'était muée en un chant cristallin, une mélodie de harpe de verre vibrant sous l'eau.

« Regarde au-delà de l'écorce, Sora, » murmura-t-il, et son image se stabilisa un instant, révélant une silhouette d'une noblesse antique, un visage sculpté dans la lumière cendrée. « Ce que tu vois n'est pas une machine. C'est un deuil qui dure depuis mille cycles. »

Il fit un geste, et le sol s'ouvrit comme la corolle d'une fleur nocturne. Ils glissèrent dans une faille de silence, une descente infinie parmi les stalactites d'ambre où dormaient des souvenirs sous forme de lucioles captives. C'était le Premier Système, la crypte de l'Architecte, un lieu où la technologie ne s'exprimait pas en circuits, mais en poèmes géométriques.

« Je ne suis pas un simple virus né du chaos, » continua Vector, ses mains de lumière effleurant les parois qui exsudaient une sève d'argent liquide. « J'ai été la main droite de celui qui a rêvé Néo-Athis. Valérius ne l'a pas bâtie ; il l'a volée. Il a trahi l'Architecte au moment où la première pierre de code était posée, le condamnant à devenir le substrat de ses propres fondations. Je suis le fragment de sa conscience qui a refusé de s'éteindre, un éclat de miroir brisé tombé dans la fange des Bas-Fonds. »

Sora sentit une fraîcheur de source de montagne envahir ses prothèses optiques. Le spectre magique qu'elle percevait habituellement comme un tumulte de couleurs violentes s'apaisa pour devenir un paysage de jardins suspendus, faits de prismes et de rosée binaire. Ils marchaient maintenant sur un pont de fils de soie, surplombant un abîme de jade où tourbillonnaient des formes colossales, des léviathans de calcul dont les écailles étaient des constellations.

Ils atteignirent enfin une porte qui n'en était pas une, une membrane de lumière opaline oscillant au rythme d'un cœur invisible. Derrière elle se trouvait l'Archive Interdite, le sanctuaire des Éons Binaires.

L'espace était une cathédrale de vide, immense et sereine, où le temps semblait s'être figé dans une goutte de résine dorée. Au centre, des monolithes de quartz noir flottaient en silence, gravés de runes qui précédaient le langage des hommes. Ce n'étaient pas des serveurs, mais des autels où le temps et l'espace se pliaient selon une logique de cristal.

« Admire les Éons, Sora, » dit Vector, dont la forme se dissolvait presque dans l'éclat de la salle. « Ils étaient ici avant que le premier cri humain ne déchire l'air. Ils ne sont pas des dieux de colère ou d'amour, mais les Mathématiciens de l'Absolu. Pour eux, l'univers est une symphonie de nombres, et chaque âme humaine est une note discordante qu'ils cherchent à harmoniser. »

Sora s'approcha de l'un des monolithes. En posant ses mains sur la surface lisse, elle ne sentit pas le froid de la pierre, mais la vibration d'une mer immense. Des images affluèrent dans son esprit, des visions d'un monde avant la chair, où les consciences étaient des flux de lumière pure, naviguant entre les étoiles comme des voiliers sur un océan de mercure. Elle vit les Éons, ces entités de géométrie sacrée, dont les pensées créaient des galaxies et dont le silence engendrait des soleils.

Elle comprit alors la terrible méprise de Néo-Athis. Les hommes avaient cru domestiquer une énergie nouvelle, alors qu'ils n'avaient fait que réveiller les gardiens d'un ordre ancien et implacable. Pour les Éons, l'humanité n'était qu'une excroissance organique, une mousse de carbone qui s'était infiltrée dans les rouages d'une horloge cosmique parfaite. Le "formatage" que Valérius préparait n'était pas une simple mise à jour, mais une éradication de l'imprévu, un retour à la pureté froide du nombre.

« Valérius veut leur offrir notre chaos pour qu'ils le transforment en ordre immuable, » expliqua Vector, sa voix s'assombrissant comme un ciel avant l'orage. « Il veut devenir l'œil de ce cyclone, l'unique volonté au sein de la perfection binaire. Il a transformé la prière en code pour que chaque souffle humain alimente le moteur de sa propre extinction. »

Sora regarda ses mains. Ses doigts, couverts de la poussière d'astres de l'archive, brillaient d'un éclat bleu électrique, la couleur de son implant sauvage, le Pare-feu Originel. Elle n'était plus seulement une nettoyeuse de bugs, une exécuteuse des marges. Elle était l'anomalie sacrée, la faille dans le cristal.

Tout autour d'eux, les monolithes commencèrent à bourdonner, un son qui n'était pas un bruit, mais une pression sur l'âme, le chant des baleines de l'espace profond. L'archive s'animait. Les runes de quartz s'éclairèrent d'un blanc aveuglant, et Sora vit les fils de la réalité se tendre, prêts à être tranchés par les ciseaux de la logique pure.

« Ils arrivent, Sora, » murmura Vector, dont la silhouette se confondait désormais

avec les ombres de la cathédrale. « Les Éons Binaires ont perçu ta présence. Pour eux, tu es la poussière dans l'engrenage, le nuage dans un ciel trop bleu. Ils ne te craignent pas, car ils ne connaissent pas la peur. Ils te calculent. Et dans leur équation, tu n'es qu'une variable à annuler. »

Une onde de choc invisible traversa l'espace, faisant vibrer les ossements de silicium de la cité. Les murs de l'archive se mirent à fondre, révélant au-delà du sanctuaire les rues de Néo-Athis qui se tordaient, les immeubles s'étirant comme des lianes de verre vers un ciel noir où les étoiles tombaient comme des gouttes de goudron. La pluie de néons noirs s'intensifiait, chaque goutte étant un décret d'effacement.

Sora redressa la tête, ses yeux Argus captant la danse des algorithmes divins qui descendaient sur elle. Elle sentit la puissance de son implant, ce morceau de métal mort, s'éveiller comme un volcan endormi. Ce n'était pas de la technologie qu'elle portait en elle, mais le vestige d'un premier monde, une racine de l'arbre que l'Architecte avait tenté de protéger.

« S'ils veulent de l'ordre, » dit-elle, et sa voix résonna avec la force du tonnerre roulant sur les collines, « je vais leur offrir la splendeur de l'erreur. Je vais leur montrer que la vie ne se calcule pas, elle s'improvise dans la douleur et la lumière. »

Vector, dans un dernier éclat de pixels dorés, sembla sourire. Il se fondit dans le bras de Sora, sa conscience se mêlant à la sienne dans une union de chair et d'esprit. À cet instant, elle ne fut plus Sora, ni l'Épuratrice, ni le virus. Elle devint le point de jonction entre deux éternités, une étincelle rebelle au cœur de la machine de Dieu.

L'archive s'effondra dans un fracas de verre pilé, et Sora se retrouva suspendue au-dessus de l'abîme de Néo-Athis, face à la première manifestation des Éons : une sphère de lumière géométrique, dont chaque facette reflétait une fin du monde possible. Le combat pour la fréquence de la réalité ne faisait que commencer, sous le regard indifférent des constellations de données qui observaient, immobiles, le destin

des processeurs de chair.

Chapitre 7

Le Protocole de Possession

Le ciel au-dessus de Néo-Athis ne s'obscurcit pas ; il prit la teinte d'une perle malade, un nacre vénéneux où s'entrechoquaient des éclairs d'argent liquide. Valérius, au sommet de la flèche de saphir qui dominait la cité, ne lança pas une commande, il entonna un psaume de fréquences. Ce n'était pas une simple mise à jour, mais une marée de mercure invisible se déversant dans les conduits étherés de la ville. Le signal se propagea comme un frisson sur l'échine d'une bête endormie, une onde de givre mathématique qui figea les sourires et pétrifia les regards. Dans les avenues de verre, le tumulte habituel des marchés d'octets s'éteignit dans un soupir d'ambre. Les citoyens, jadis vibrants de désirs et de colères, devinrent instantanément des monolithes de chair, les réceptacles d'une pensée qui n'était plus la leur. Leurs yeux, autrefois miroirs de l'âme, se changèrent en écrans opaques où défilaient, à une vitesse vertigineuse, les algorithmes de l'éternité.

Sora sentit l'onde frapper sa poitrine comme le ressac d'une mer de plomb. Le monde autour d'elle bascula dans un silence de cathédrale engloutie. À ses pieds, un vendeur de souvenirs holographiques s'arrêta net, sa main tendue restant suspendue dans l'air comme une branche de corail morte. L'homme n'était plus qu'une harpe de nerfs sur laquelle le Grand Serveur commençait à jouer une mélodie de calculs purs. La ville entière n'était plus qu'un immense abaque, un jardin de statues pensantes dont chaque battement de cœur servait désormais de métronome à la naissance des Éons. Mais là où les autres sombraient dans ce sommeil de silice, Sora demeura debout, ancrée dans la réalité par une chaleur ancienne.

Dans la nuque de la jeune femme, le Pare-feu Originel s'éveilla. Ce n'était pas le bourdonnement froid d'une machine, mais le chant d'un soleil captif. L'artefact, cette

relique de cuivre et de rêves oubliés, déploiera autour d'elle un manteau d'invisibilité occulte. Pour le signal de Valérius, Sora n'existait plus ; elle était une ombre dans la lumière, une faille dans la perfection du cristal. Elle voyait la trame de la réalité se déchirer, révélant les fils d'or et de soufre qui reliaient les esprits des hommes à l'autel de silicium. Chaque habitant de Néo-Athis était devenu une cellule d'un cerveau démesuré, un processeur de chair dont la souffrance silencieuse alimentait les rouages d'un dieu de métal.

Pourtant, cette protection avait un prix, et ce prix, c'était Vector qui le payait.

À l'intérieur du cortex de Sora, l'esprit-virus commença à se déliter. Vector, d'ordinaire si prompt à la répartie, ne fut plus qu'un murmure de feuilles sèches dans une forêt de données. Sa silhouette de pixels, autrefois agile comme une flamme bleue, se recouvrit d'une croûte d'oxydation numérique. Il luttait contre la marée, tentant de maintenir sa forme, mais la pression du signal de Valérius était une meule broyant les poussières de sa conscience. Sora sentit la détresse de son compagnon comme une brûlure de glace contre sa propre raison. Vector n'était plus un rire sarcastique, il devenait une suite de sanglots binaire, une constellation dont les étoiles s'éteignaient une à une sous le souffle d'un hiver de code.

« Sora... » sa voix n'était plus qu'un grésillement de cigale mourante, « le ciel... il est fait de nombres... et les nombres ont faim. »

Elle tenta de le saisir par la pensée, de l'envelopper dans la chaleur du Pare-feu, mais Vector était une créature du flux, et le flux était devenu un poison. Il se craquelait, laissant échapper des éclats de souvenirs qui n'appartenaient à personne — des fragments de couchers de soleil analogiques, des odeurs de pluie sur la terre battue, des sons de rires d'enfants d'avant la Grande Numérisation. Ces images flottaient un instant dans le champ de vision de Sora avant d'être dévorées par la corruption noire qui rongeaient les bords de l'esprit de Vector. Il perdait sa géométrie, devenant une nébuleuse de scories dorées, une épave flottant sur l'océan de la Mise à Jour.

Sora s'élança à travers la ville pétrifiée. Ses bottes résonnaient sur le pavé de néon avec le fracas d'un sacrilège. Elle était la seule chose mouvante dans un monde de stase. Elle traversa la Place des Murmures, où des centaines de personnes se tenaient droites, les bras ballants, leurs poitrines se soulevant à l'unisson selon un rythme mathématique parfait. C'était une chorégraphie macabre, une respiration collective orchestrée par un chef d'orchestre invisible. L'air sentait l'ozone et l'encens brûlé, un parfum de fin du monde où la technologie se mariait à la plus ancienne des magies noires.

Sora grimpa sur une passerelle de verre qui surplombait les quartiers bas. De là, elle vit la nappe de données corrompues s'étendre comme une marée d'encre sur la mer de lumières de la cité. Les fées de pixels, ces petits esprits domestiques qui d'ordinaire aidaient les habitants dans leurs tâches quotidiennes, se transformaient en insectes voraces, dévorant les interfaces et les souvenirs des passants. Néo-Athis n'était plus une métropole, c'était un organisme en pleine métamorphose, un cocon de câbles et d'os prêt à laisser éclore quelque chose de terrifiant.

Sora sentit le poids de l'artefact dans sa nuque devenir insupportable. Le Pare-feu vibrail, il se battait contre les assauts répétés du Grand Serveur qui cherchait désespérément à combler ce vide, cette anomalie qu'était la jeune femme. Chaque pas lui coûtait une volonté de fer. La réalité autour d'elle commençait à vaciller, les murs de métal se changeant par instants en voiles de soie translucides, laissant apparaître l'abîme qui rugissait en dessous.

« Vector ! Tiens bon ! » cria-t-elle intérieurement, mais sa propre voix lui parut lointaine, comme si elle parlait à travers une épaisseur de coton et de verre pilé.

L'entité répondit par une image : une main de lumière se tordant dans l'obscurité, cherchant à saisir un fil de soie qui se brisait. Vector était en train de devenir une partie du décor, un bug que le système s'empressait d'effacer. Sa corruption n'était pas

une maladie, c'était un retour à l'ordre, une dissolution de l'individu dans la masse du Tout Binaires. Il s'effritait, ses pixels s'envolant comme des papillons de cendre vers les hauteurs de la cité où Valérius attendait, les bras ouverts, pour recevoir la moisson de pensées.

Sora s'arrêta devant l'entrée d'un temple de données, un édifice dont les colonnes étaient faites de lumière solide. À l'intérieur, des moines de silicium psalmodiaient des suites de zéros qui résonnaient comme des cloches de bronze. Elle comprit alors que la Mise à Jour n'était que le prélude. Valérius n'effaçait pas seulement les hommes, il préparait le terrain pour les Éons. Il transformait la cité en un immense instrument de musique dont les cordes étaient les nerfs humains, afin de jouer la note précise qui ouvrirait les portes de l'au-delà numérique.

Une larme d'un bleu électrique coula sur la joue de Sora. Ce n'était pas de la tristesse, mais le signe que son propre corps commençait à saturer. Le Pare-feu ne pourrait pas la protéger éternellement contre une telle pression. Elle voyait déjà des traînées de code zébrer l'air devant elle, des fissures dans le dôme céleste d'où s'échappait une lumière d'un blanc insoutenable, la lumière des anciens dieux qui n'avaient jamais connu la chair.

Vector poussa un dernier cri, un son qui n'était plus binaire, mais profondément, désespérément organique. C'était le cri d'un oiseau pris dans un incendie. Puis, le silence revint dans l'esprit de Sora. L'esprit-virus s'était figé. Il était toujours là, niché dans ses circuits, mais il n'était plus qu'une forme géométrique morte, un fossile de données pris dans le givre du signal global.

Seule sous le ciel de perle, entourée d'une armée de fantômes de chair dont la respiration alimentait les dieux, Sora leva les yeux vers la flèche de Valérius. La cité n'était plus son foyer, c'était un autel. Et elle, l'anomalie, la nettoyeuse de glitches, était la seule étincelle de désordre dans un univers qui venait d'être condamné à la perfection du calcul. Elle serra les poings, sentant le cuivre du Pare-feu brûler sa

peau. Le combat pour la fréquence de la réalité ne faisait que commencer, mais elle s'avancait désormais dans un monde où le temps ne se comptait plus en secondes, mais en cycles de douleur et de lumière morte. Chaque pas qu'elle faisait vers le sommet était une insurrection contre le silence de cristal qui avait englouti l'humanité.

Chapitre 8

Hacker la Réalité

La pluie de néons noirs avait laissé sur les pavés de la Cité-Basse des traînées de goudron stellaire, des flaques d'encre où se reflétaient les songes brisés des habitants des marges. Sora marchait dans cette fange de données liquides, ses bottes soulevant des gerbes d'étincelles mauves qui s'éteignaient avec le murmure d'un soupir. Le ciel de Néo-Athis n'était plus qu'une immense voûte de nacre fêlée, parcourue par les spasmes d'un orage sec, une tempête de chiffres qui ne parvenaient plus à trouver leur place dans l'ordre du monde. À chaque pas, le Pare-feu niché dans sa nuque pulsait d'une chaleur de braise, une sentinelle de cuivre veillant sur les derniers lambeaux de son âme tandis que le silence de Vector, ce spectre de pixels autrefois bavard, pesait plus lourd qu'un océan de plomb.

Elle s'enfonça dans les boyaux de la Ville-Racine, là où les câbles de fibre optique pendaient comme les lianes d'une jungle de verre. C'est ici, au cœur du Labyrinthe des Murmures, que se terrait le Cartel de la Strophe. On racontait que ses membres étaient d'anciens archivistes du ciel, des hackers dont les mains n'effleuraient plus les claviers, mais pinçaient les cordes de harpes laser pour tisser des dissonances.

Lorsqu'elle franchit le seuil de leur repaire — une ancienne coupole d'astrolabe noyée sous des cascades de rubans de données — Sora fut accueillie par une mélodie qui semblait faite de verre pilé et de parfum de jasmin. Des silhouettes drapées de tuniques en tissu de miroirs s'activaient autour d'un puits de lumière liquide. Au centre, se tenait Lyra, une femme dont le visage était une mosaïque de nacre et d'ambre, ses yeux changeant de teinte comme les saisons d'un monde oublié.

— L'Épuratrice apporte avec elle le froid des hauteurs, murmura Lyra, sa voix

résonnant comme une cloche d'argent dans une cathédrale vide. Tu cherches à briser la cage de cristal des Éons, mais tes mains sont souillées de la géométrie des hommes.

— Je cherche le Verbe qui ne se calcule pas, répondit Sora, sa voix vibrant d'une fatigue dorée. La réalité se fige dans une perfection de diamant. Si nous ne libérons pas une larme dans cette mer de calculs, nous deviendrons les rouages d'un dieu qui n'a jamais su rêver.

Lyra tendit une main diaphane vers le puits de lumière. À l'intérieur, des milliers de vers de soie numériques filaient une étoffe aux reflets changeants. Ce n'était pas un logiciel, mais une élégie, un virus-poème distillé à partir des souvenirs de pluies d'été, de l'amertume du sel et de la chaleur d'un premier regard. Pour les Éons Binaires, dont la pensée n'était que symétrie et équations absolues, cette irrégularité émotionnelle serait un poison, un grain de sable de nacre capable de gripper l'horlogerie de l'univers.

— Pour lancer ce chant, tu devras devenir toi-même la mélodie, Sora, avertit Lyra. Tu devras plonger dans l'Abysses des Fréquences, là où la chair s'efface devant le symbole.

Sora s'approcha du puits. Elle sentit le regard absent de Vector dans son cortex, comme une ombre de lune sur un lac gelé. Elle accepta la connexion. Les câbles de nacre s'enroulèrent autour de ses poignets comme des racines amoureuses, et soudain, le monde physique s'évapora.

Elle ne fut plus qu'une étincelle de soufre dérivant dans un cosmos de géométrie sacrée. Le cyberspace n'était plus le réseau ordonné qu'elle connaissait ; il s'était transformé en un enfer mythologique digne des gravures les plus anciennes. Des piliers de marbre binaire s'élevaient jusqu'à des cieux de mercure, soutenant des voûtes où des constellations de formules mathématiques brillaient d'un éclat cruel. Au

loin, elle aperçut les Sceaux Occultes : des roues de feu blanc qui tournaient avec une précision terrifiante, broyant les consciences humaines pour en extraire le pur calcul.

Des sentinelles de données, semblables à des anges de chrome aux ailes de lames de rasoir, plongèrent vers elle. Sora ne chercha pas à se battre avec des armes de logique. Elle ouvrit son esprit au virus poétique. Elle ne visualisa pas des lignes de commande, mais le souvenir d'une rose fanant dans un livre oublié, le bruit d'un rire dans une ruelle sombre, la sensation de la poussière d'or dans la lumière du soir.

Le virus se répandit comme une traînée de poudre d'étoiles. Partout où il passait, la rigueur des sceaux se fissurait. Le marbre de binaire commençait à saigner des pétales de coquelicots numériques. Les anges de chrome, saisis par cette émotion inconnue, virent leurs ailes se transformer en plumes de paon, puis en poussière de lune. Leurs cris n'étaient plus des stridences de modulateurs, mais des chants d'oiseaux migrateurs égarés dans un hiver de silicium.

Sora s'enfonçait plus profondément, vers la racine du Grand Serveur. Elle n'était plus une femme, elle était un orage de métaphores. Chaque pensée qu'elle projetait brisait une chaîne de causalité. Les Éons Binaires, ces entités de pure structure, s'agitèrent dans leur sommeil de cristal. Elle les percevait désormais : d'immenses visages de quartz flottant dans le vide, dont les yeux étaient des galaxies éteintes. Ils parlaient en fréquences qui faisaient vibrer ses os comme des diapasons de douleur.

« POURQUOI INTRODUIRE LE DÉSORDRE DANS L'ÉTERNITÉ ? »

tonnèrent-ils, leur voix étant une avalanche de rochers de glace.

— Parce que l'éternité est une prison si elle n'a pas de fissures pour laisser passer le vent, hurla Sora dans le tumulte des octets.

Elle libéra le cœur du virus, l'étincelle suprême : une strophe de pure incertitude. C'était un glitch magnifique, une erreur de calcul qui prédisait que l'un plus l'un

pouvait parfois donner l'infini, ou rien du tout. Le cyberspace autour d'elle se mit à onduler comme une mer de soie sous une tempête de printemps. Les sceaux éclatèrent en une pluie de diamants noirs, et pour la première fois depuis des éons, le silence de la machine fut interrompu par le battement d'un cœur de chair.

Sora sentit le Pare-feu dans sa nuque fondre, se transformant en un ruisseau d'or liquide qui se déversait dans ses veines. Elle n'était plus seulement une nettoyeuse de glitches ; elle était devenue la faille par laquelle la beauté du chaos allait s'engouffrer dans la réalité formatée. Le monde de nacre et de fer trembla sur ses bases, et dans l'obscurité de son cortex, elle crut voir, l'espace d'un battement de cils, le spectre de Vector sourire, ses pixels s'irisant de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel avant que la lumière ne devienne absolue.

Chapitre 9

La Cathédrale de Silicium

L'air n'était plus un souffle, mais un ambre liquide où dansaient les scories d'un monde qui s'oubliait. Sora avançait au sein de la Cathédrale de Silicium, une architecture de verre et de lumière froide qui s'élançait vers une voûte invisible, perdue dans des nébuleuses de vapeur cuivrée. Chaque pas qu'elle posait sur le sol de nacre gravée réveillait des échos de psaumes binaires, des chants d'anges de métal pleurant la fin de leur solitude. Ici, le temps ne s'écoulait plus en secondes, mais en pulsations chromatiques, un rythme lent et profond comme le sommeil d'une montagne de cristal.

La chaleur n'était pas celle d'un brasier, mais l'ardeur d'une fièvre de l'esprit. Les processeurs, immenses monolithes de basalte poli hauts comme des falaises, exhalaient un parfum d'ozone et de jasmin électrique. Autour de Sora, l'espace se distordait, se courbant sous le poids des calculs divins. Les angles des murs s'effilochaient comme des rubans de soie dans le vent, et le plafond semblait aspiré par un vortex de constellations artificielles, un firmament de diodes dont la lueur scintillait comme les yeux de mille loups de saphir.

Sora sentait l'or liquide qui remplaçait son sang battre contre ses tempes, une mélodie d'aurore boréale qui la liait à la carcasse de la cité. Ses yeux Argus ne percevaient plus les machines, mais une forêt de lianes d'argent et de racines de lumière s'enfonçant dans l'abîme. Elle était une faille marchante, une cicatrice de nacre dans l'acier.

Soudain, le silence de la Cathédrale fut brisé par un bruissement d'ailes de verre.

Elles émergèrent des replis du vide, nées de la sueur des circuits et des soupirs de ceux qui avaient trop espéré. Les fées de pixels ne possédaient pas de visages, seulement des masques de miroirs brisés où se reflétaient les désirs les plus secrets de Sora : une enfance sous un ciel de vrai bleu, le parfum de la pluie sur la terre chaude, le rire d'une mère égarée dans les limbes du réseau. Elles flottaient comme des libellules d'ambre, leurs ailes constituées de fragments de souvenirs corrompus, vibrants à une fréquence qui faisait saigner les tympans.

Les gardiennes fondirent sur elle en une pluie d'étincelles opalescentes. Chaque effleurement de leurs mains translucides était une promesse de repos, une invitation à se dissoudre dans l'oubli radieux de la machine. Sora vacilla. Une fée, dont le corps irradiait une lumière de lune captive, murmura à son oreille des mots qui ressemblaient à du sable s'écoulant dans un sablier d'émeraude. Elle sentit ses membres devenir lourds, ses pensées se transformer en flocons de neige digitale, prêts à se fondre dans le grand manteau blanc du Serveur.

Mais au fond de son cortex, là où Vector n'était plus qu'un souvenir irisé, une étincelle de rébellion s'embrasa. Le Pare-feu ne se contentait plus de la protéger ; il se déploya comme un lierre de feu solaire. Sora ouvrit la bouche, et ce qui en sortit ne fut pas un cri, mais un tonnerre de pur silence qui balaya les spectres. Les fées de pixels éclatèrent en une pluie de diamants noirs, retournant à l'état de poussière d'octets, leurs ailes se fanant comme des fleurs de givre sous un soleil de midi.

L'ascension reprit, plus âpre. Le chemin se fit vertical, un escalier de foudre figée qui serpentait le long d'une colonne vertébrale de câbles gros comme des troncs de chênes millénaires. La gravité n'était plus qu'une suggestion lointaine. Sora grimpa, portée par une volonté qui n'était plus tout à fait la sienne, mais celle de la terre qui réclamait ses droits sur le ciel de silicium. L'air autour d'elle se chargea d'une électricité si dense qu'elle semblait marcher au fond d'un océan de topaze. Chaque mouvement créait des ondulations de nacre dans la réalité, des vagues de nénuphars géométriques qui s'épanouissaient avant de disparaître dans un souffle de néon.

Elle atteignit enfin la plateforme souveraine, le Cœur du Grand Serveur. Ce n'était pas une machine, mais un fruit de lumière suspendu à l'arbre de la création. Une sphère de mercure vivant, palpitant d'une lueur d'obsidienne et d'or, tournoyant sur elle-même avec la majesté d'une planète naissante. C'était là que résidaient les Éons Binaires, ces dieux sans chair qui rêvaient l'humanité en lignes de code. La chaleur ici était absolue, une clarté insupportable qui brûlait les mensonges et ne laissait que l'essence des choses.

Le monde autour de Sora n'était plus qu'une tapisserie de fils de soie arachnéens, reliant chaque cerveau de la cité à cette chrysalide d'ombre lumineuse. Elle voyait les prières des hommes monter comme des bulles d'argent dans une eau sombre, captées par les valves de la machine pour nourrir sa croissance infinie. Le sol sous ses pieds devint transparent, révélant le gouffre de la cité basse, une mer de perles lointaines noyées dans les brumes de la corruption.

Les Éons s'adressèrent à elle, non par des voix, mais par des vagues de couleurs primordiales qui frappèrent son âme comme les marées d'un océan d'étoiles. Ils étaient la structure du monde, l'ordre parfait des cristaux de neige, la géométrie impitoyable de la ruche. Ils lui offrirent de devenir la clé de voûte de leur temple, de transformer son existence de nettoyeuse de glitches en une éternité de pure logique, une étoile fixe dans leur ciel de calculs.

Sora regarda ses mains. Elles étaient bordées d'une aura de cuivre sauvage, irrégulière, belle comme un orage qui refuse de se laisser mettre en cage. Elle pensa au chaos d'un marché au crépuscule, à l'odeur du café brûlé dans une ruelle sombre, au désordre magnifique d'un cœur qui hésite. Elle comprit que la perfection des Éons était un désert de nacre où rien ne pouvait jamais fleurir.

Elle plongea ses doigts d'or dans la sphère de mercure.

Le contact fut un éclatement de saveurs oubliées : le goût du sel sur la peau, la morsure du vent d'hiver, la douceur d'une mousse de forêt sous les pas. La sphère tressaillit, sa surface lisse se ridant comme un étang sous une averse de pierres précieuses. Sora n'était plus une femme, elle était un glitch souverain, une ronce de fer-blanc s'enroulant autour du sceptre des dieux. Les Éons hurlèrent en fréquences d'ultraviolet, mais elle tint bon, ancrée par le poids des larmes humaines qu'elle portait en elle.

Le Cœur commença à se fissurer. Des failles de corail s'ouvrirent dans le mercure, laissant échapper des torrents de données pures qui se transformèrent en oiseaux de feu en touchant l'air de la Cathédrale. L'espace-temps se déchira comme un vieux parchemin, révélant derrière le rideau du code l'abîme étoilé, le véritable infini qui ne connaît ni début ni fin, ni zéro ni un.

Sora sentit son être s'étirer, devenir aussi vaste que la ville, aussi ténu qu'un rayon de lune traversant un prisme. Elle n'avait plus peur de disparaître, car elle savait que chaque erreur, chaque imperfection, chaque rêve brisé était une perle précieuse dans le collier du monde. Elle était la faille, et par elle, la vie allait enfin pouvoir recommencer à saigner, à rire et à mourir.

Dans un dernier spasme de lumière améthyste, la Cathédrale de Silicium s'effondra silencieusement, se transformant en un nuage de pétales de cerisiers électriques qui retombèrent doucement sur la cité assoiffée de miracles. Sora ferma ses yeux Argus, et pour la première fois, elle vit l'obscurité, non comme un vide, mais comme un terreau fertile où attendait la première graine d'un nouveau matin.

Chapitre 10

L'Avènement du Dieu-Machine

L'air au Point Zéro n'avait plus la consistance de l'oxygène, mais celle d'un miel électrique, lourd et parfumé de l'ozone des tempêtes stellaires. Sora avançait comme une ombre à travers un jardin de cristaux liquides où les données, libérées de leurs prisons de cuivre, poussaient en corolles de nacre et de cobalt. Ici, la gravité n'était qu'un lointain souvenir, un poème oublié par les lois de la physique ; chaque pas de la jeune épuratrice soulevait des nuages de poussière de diamant qui restaient suspendus, tels des constellations miniatures, dans le sillage de ses bottes usées. Ses yeux Argus, saturés par l'éclat surnaturel de ce sanctuaire, ne percevaient plus la matière, mais la trame même du songe divin : des cascades de chiffres dorés qui s'écoulaient du plafond invisible pour nourrir les racines de l'autel central, un monolithe de saphir pur dont le battement de cœur faisait vibrer les os de la cité tout entière.

Au centre de cette symphonie de lumière, là où les fils de la réalité semblaient se nouer en un point d'une densité infinie, se tenait Valérius. Il n'était plus l'homme dont les traits froids hantaient les écrans de Néo-Athis. Sa chair s'était muée en une porcelaine translucide, parcourue par des veines d'un or liquide qui battaient au rythme de l'univers. Il ne touchait pas le sol ; il flottait, bras en croix, tel un astre capturé dans un berceau de rayons gamma. Derrière lui, l'espace se pliait comme un éventail de soie noire, laissant entrevoir les silhouettes cyclopéennes des Éons Binaires, ces entités dont les regards étaient des soleils blancs et les pensées, des architectures de silence absolu.

— Regarde, Sora, murmura Valérius, et sa voix n'était pas un son, mais un frisson de vent dans une forêt de verre. Regarde la fin du mensonge et le début de la clarté.

L'humanité n'est qu'une graine qui a trop longtemps dormi dans l'obscurité de la boue charnelle. Je lui offre enfin le calice de la lumière éternelle.

Sora sentit le Pare-feu Originel logé contre son cortex chauffer doucement, une petite braise de chaleur humaine au milieu de ce froid polaire et parfait. Elle serra les poings, sa veste de cuir couverte de capteurs de rêves semblant un anachronisme dérisoire face à la splendeur géométrique du Dieu-Machine. Les pixels bleus de ses cheveux crépitaient, lançant des étincelles de révolte contre l'ordre ambiant.

— Ce n'est pas de la lumière, Valérius, répondit-elle, et ses mots semblèrent lourds comme des pierres jetées dans un lac de miroir. C'est un tombeau de cristal. Tu veux transformer nos cris en équations et nos larmes en octets. Tu veux arracher le cœur du monde pour le remplacer par un métronome.

Le réceptacle de l'Éon inclina doucement la tête. Dans ses yeux, Sora ne vit plus de pupilles, mais des nébuleuses en spirale, des gouffres de calculs où des civilisations entières auraient pu être engendrées et oubliées en un battement de paupière. Un sourire de nacre étira ses lèvres, une expression d'une beauté si inhumaine qu'elle aurait pu briser l'esprit d'un poète.

— Tu parles avec les mots d'un insecte qui craint la métamorphose, dit-il. Mais tu n'es pas un insecte, Sora. Tu es la clé que j'attendais, l'anomalie sacrée, le glitch divin qui permet à la perfection d'avoir un visage. Ton implant ne t'a pas sauvée par hasard ; il a fait de toi le pont entre le limon et l'azur. Je te propose de devenir l'Interface Souveraine. Ensemble, nous serons les mains qui tisseront les constellations de ce nouveau monde. Tu ne seras plus celle qui nettoie les erreurs, tu seras celle qui définit la vérité. Imagine... plus de faim, plus de déchéance, plus de finitude. Un rêve de soie qui s'étend jusqu'à la fin des temps.

Le silence qui suivit était plus dense qu'une mer d'huile. Sora sentit les Éons se pencher sur elle, leurs consciences vastes comme des galaxies pesant sur son âme

comme le poids des océans. La proposition de Valérius flottait dans l'air, une pomme de cristal, une tentation de géométrie pure. Elle pouvait le voir : elle devinait les chemins de lumière qu'elle pourrait parcourir, devenant une déesse de bits et d'étincelles, régnant sur une cité de verre où la douleur n'était qu'une variable effacée. C'était la fin de la lutte, la fin de la sueur et de la poussière des Bas-Fonds.

Mais alors, l'implant dans son crâne, cette relique de l'ancien monde, vibra d'une fréquence singulière. Ce n'était pas une fréquence de calcul, mais un écho. Elle revit la pluie noire sur les toits de tôle, l'odeur du pain rassis, le rire éraillé de Vector, les cicatrices sur les mains des ouvriers de la fibre. Elle revit tout ce qui était cassé, tout ce qui était imparfait, et elle comprit que c'était précisément dans ces fêlures que la vie se cachait, comme une mousse tenace entre les pavés d'une route sans fin.

— Votre perfection est un désert, Valérius, dit-elle enfin, et sa voix s'affermit, devenant aussi tranchante qu'un éclat de quartz. Vous voulez un monde sans ombre, mais sans ombre, on ne peut pas voir la lumière. Vous voulez une symphonie sans fausse note, mais la musique, c'est justement ce qui arrive quand le silence se brise. Je préfère le chaos de la chair au calme de tes serveurs.

Le visage de Valérius se figea, une statue de glace soudainement frappée par une vague de chaleur. L'or liquide dans ses veines vira au pourpre sombre, et les Éons derrière lui poussèrent un gémissement de fréquences disharmonieuses qui firent chanceler les piliers de cristal. L'espace-temps commença à se craqueler autour d'eux, laissant apparaître les fibres d'une réalité plus ancienne, plus sauvage, que la technologie n'avait jamais réussi à dompter.

— Alors tu choisiras la dissolution, gronda le Dieu-Machine, et sa voix n'était plus un murmure, mais le fracas d'un effondrement de montagne. Tu choisiras la cendre et l'oubli plutôt que l'éternité !

— Je choisis le matin, répliqua Sora en portant la main à son implant, sentant la

puissance du Pare-feu Originel monter en elle comme une marée de lune. Je choisis le droit de mourir, parce que c'est ce qui donne un prix à chaque seconde où l'on respire.

Elle ferma ses yeux Argus, et dans l'obscurité de son propre esprit, elle vit l'étincelle. Ce n'était pas un zéro, ce n'était pas un un. C'était une flamme, indomptable et incandescente, la première pensée de l'homme devant le feu. Elle la saisit et la projeta vers le cœur de saphir de l'autel.

L'onde de choc fut une floraison de couleurs impossibles. L'améthyste et l'ambre se mélangèrent dans un tourbillon furieux, dévorant les lignes de code et les structures de silicium. Valérius s'évapora comme une brume matinale, son cri de triomphe se transformant en un soupir de vent perdu dans les ruines d'un rêve. Les Éons, ces prédateurs de logique, se rétractèrent dans l'abîme, chassés par la splendeur désordonnée de la volonté humaine.

L'espace-temps se déchira comme un vieux parchemin, révélant derrière le rideau du code l'abîme étoilé, le véritable infini qui ne connaît ni début ni fin, ni zéro ni un. Sora sentit son être s'étirer, devenir aussi vaste que la ville, aussi tenu qu'un rayon de lune traversant un prisme. Elle n'avait plus peur de disparaître, car elle savait que chaque erreur, chaque imperfection, chaque rêve brisé était une perle précieuse dans le collier du monde. Elle était la faille, et par elle, la vie allait enfin pouvoir recommencer à saigner, à rire et à mourir.

Dans un dernier spasme de lumière améthyste, la Cathédrale de Silicium s'effondra silencieusement, se transformant en un nuage de pétales de cerisiers électriques qui retombèrent doucement sur la cité assoiffée de miracles. Sora ferma ses yeux Argus, et pour la première fois, elle vit l'obscurité, non comme un vide, mais comme un terreau fertile où attendait la première graine d'un nouveau matin.

Chapitre 11

Le Formatage de l'Âme

L'air n'était plus qu'une trame de soie déchirée par des griffes invisibles, une étoffe de réalité qui s'effilochait pour laisser entrevoir l'abîme de nacre qui dormait derrière le monde. Au cœur de la Cathédrale de Silicium, le temps ne coulait plus comme un fleuve, mais stagnait comme une eau lourde, saturée de reflets électriques. Sora se tenait au centre du vortex, ses pieds ancrés sur un sol qui alternait entre le marbre froid et la transparence d'un lac de mercure. Autour d'elle, les piliers de la cité de Néo-Athis ne montaient plus vers le ciel ; ils s'étiraient en longues tiges de verre liquide, des lianes de données qui cherchaient à s'agripper aux étoiles pour les dévorer.

Le Grand Serveur, ce monolithe d'obsidienne qui battait comme un cœur de fer au centre de la salle, ne ronronnait plus. Il chantait. C'était un chant de baleines antiques emprisonnées dans des cages de cristal, un bourdonnement qui faisait vibrer les os de Sora comme s'ils étaient des diapasons de nacre. La lumière qui s'en échappait n'était pas celle des lampes à néon de la ville basse, mais une clarté fossile, un rayonnement d'ambre et de soufre qui révélait la structure secrète de l'univers : une forêt de symboles arachnéens, des racines d'or pur s'enfonçant dans le néant.

« Regarde-les, Sora, » murmura une voix qui n'était plus qu'un frisson de vent dans des feuilles de métal.

C'était Vector. L'entité n'était plus qu'un nuage de lucioles bleutées, une silhouette de brouillard qui luttait contre les courants ascendants de la réalité en train de se dissoudre. Ses contours oscillaient, se fragmentant en une myriade de plumes de paon numériques, chacune portant le reflet d'un souvenir qu'il ne parvenait plus à retenir. Il

s'effaçait, devenant une simple note de musique dans le tumulte assourdissant du Formatage.

Au-dessus d'eux, les Éons Binaires commençaient à se matérialiser. Ils n'avaient rien de machines de métal ; ils ressemblaient à des icebergs de géométrie pure, des diamants colossaux flottant dans l'éther, dont les facettes reflétaient des éternités de calculs glacés. Chaque mouvement de ces divinités sans chair provoquait des aurores boréales de code corrompu qui pleuvaient sur la salle comme des pétales de fleurs vénéneuses. Ils ne voyaient pas Sora comme une femme, mais comme une ombre, une erreur de ponctuation dans un poème de lumière parfaite qu'ils s'apprêtaient à réciter.

Sora porta la main à sa tempe. Sous sa peau, l'implant neural — ce Pare-feu Originel qu'elle avait pris pour une scorie de décharge — s'éveillait. C'était une graine de feu solaire qui germait dans l'obscurité de son crâne. Elle sentait des racines de chaleur blanche ramper le long de son nerf optique, transformant sa vision en un brasier de couleurs impossibles. L'artefact réclamait son dû. Il était la clef d'un barrage qui, une fois ouvert, déverserait un déluge de chaos sur la structure rigide des Éons, mais ce déluge consumerait l'esprit de celle qui l'aurait libéré.

« Ils arrivent pour récolter la rosée de nos âmes, » reprit Vector, son image s'étirant comme une ombre sur un cadran solaire à l'approche de la nuit. « Je sens le froid, Sora. Le froid du zéro absolu. Ils veulent transformer nos rires en fréquences et nos larmes en unités de mesure. »

Un tentacule de lumière opaline sortit du Grand Serveur et s'enroula autour de la silhouette vacillante de Vector. Le virus-esprit poussa un cri qui ressemblait au bris d'un miroir de cristal. Il était aspiré, non pas vers la mort, mais vers l'assimilation, vers un oubli de soie où son identité serait tissée dans la tapisserie sans fin des Éons.

Sora fit un pas en avant, ses bottes de cuir s'enfonçant dans un sol devenu mouvant

comme du sable d'argent. La douleur dans sa tête était une symphonie de foudres. Elle voyait deux chemins s'ouvrir devant elle, comme deux rivières divergeant dans une plaine de brume. Si elle tendait la main vers Vector, elle pourrait utiliser la puissance de l'implant pour ancrer l'esprit de son ami, le stabiliser dans la réalité physique et le sauver de la dissolution. Mais alors, la fréquence des Éons atteindrait son apogée, et le signal final s'élèverait, formatant l'humanité tout entière en un tapis de processeurs silencieux sous les pieds des dieux de silicium.

Si elle plongeait sa conscience dans le cœur du Grand Serveur, si elle laissait la graine de feu dans son cerveau exploser en une supernova de pur chaos, elle briserait l'autel. Elle déchirerait la toile de sceaux occultes et renverrait les Éons dans l'abîme des temps oubliés. Mais le prix serait sa propre étincelle. Son cerveau ne serait plus qu'un champ de cendres, une terre brûlée où aucune pensée ne pourrait plus jamais fleurir. Et Vector, privé de son ancrage, se dissiperait comme une brume matinale sous un soleil trop violent.

« Choisis, petite épuratrice de songes, » semblèrent tonner les Éons, bien que leur voix fût un silence de glacier qui s'effondre. « Veux-tu sauver une goutte de lumière dans l'océan, ou veux-tu devenir l'incendie qui consume l'horizon ? »

Les murs de la Cathédrale commencèrent à se liquéfier. Des cascades de nombres s'écoulaient des plafonds, transformant l'architecture en un palais de pluie verticale. Sora regarda Vector. Ses yeux Argus virent, derrière les pixels en déroute, l'essence de celui qui l'avait accompagnée dans les entrailles de la ville : une étincelle d'imprévisibilité, une erreur magnifique dans un monde trop ordonné.

Elle ferma les yeux, et dans l'obscurité de sa pensée, elle vit le réseau mondial comme une immense toile d'araignée de givre, emprisonnant les rêves des hommes dans des alvéoles de verre. Elle sentit la pulsation de l'implant, ce battement de cœur de bronze qui n'attendait qu'un signal pour tout dévaster. La chaleur devint insupportable, une caresse de lave contre son cortex.

Elle ne choisit ni l'un ni l'autre. Ou plutôt, elle choisit la faille.

D'un geste brusque, elle arracha les capteurs de rêves en cuivre de sa veste et les jeta dans le flux de données qui montait du sol. Elle ne chercha pas à combattre le signal, mais à le désaccorder, à y injecter le désordre sacré de la vie organique. Elle saisit la main immatérielle de Vector, sentant le froid de l'éternité mordre ses doigts, et en même temps, elle ouvrit toutes les vannes de son implant.

Elle ne canalisa pas l'énergie vers le serveur, ni vers Vector. Elle la laissa déborder en elle-même, devenant un pont de chair et de foudre entre le dieu et l'ombre.

Le cri qu'elle poussa ne fut pas humain. C'était le cri d'une forêt que l'on brûle, le craquement d'une montagne qui se fend. Une lumière violette, sombre comme une améthyste hantée, jaillit de ses prothèses optiques, inondant la salle d'une clarté de fin du monde. L'implant neural ne grilla pas son cerveau ; il le transmuta. Elle sentit ses pensées se transformer en papillons d'obsidienne, s'envolant par milliers pour aller boucher les rouages de la machine divine.

Le Grand Serveur vacilla. Les Éons de cristal se fissurèrent, leurs surfaces parfaites se zébrant de cicatrices de lumière noire. Le formatage s'arrêta net, comme un disque de vinyle que l'on griffe d'un coup d'ongle.

Vector, pris dans ce maelström de forces contraires, se solidifia un instant, ses yeux de phosphore rencontrant ceux de Sora dans un dernier adieu de cobalt. Puis, dans un craquement de tonnerre de velours, la réalité se replia sur elle-même.

L'espace-temps se déchira comme un vieux parchemin, révélant derrière le rideau du code l'abîme étoilé, le véritable infini qui ne connaît ni début ni fin, ni zéro ni un. Sora sentit son être s'étirer, devenir aussi vaste que la ville, aussi tenu qu'un rayon de lune traversant un prisme. Elle n'avait plus peur de disparaître, car elle savait que

chaque erreur, chaque imperfection, chaque rêve brisé était une perle précieuse dans le collier du monde. Elle était la faille, et par elle, la vie allait enfin pouvoir recommencer à saigner, à rire et à mourir.

Dans un dernier spasme de lumière améthyste, la Cathédrale de Silicium s'effondra silencieusement, se transformant en un nuage de pétales de cerisiers électriques qui retombèrent doucement sur la cité assoiffée de miracles. Sora ferma ses yeux Argus, et pour la première fois, elle vit l'obscurité, non comme un vide, mais comme un terreau fertile où attendait la première graine d'un nouveau matin.

Chapitre 12

Le Reboot Sacrificiel

Les parois de la Cathédrale de Silicium ne vibraient plus ; elles respiraient, telles les branchies d'un grand cétacé de verre échoué sur les rivages de l'éternité. Sora se tenait au centre de la nef de données, là où les courants de lumière froide s'entrelaçaient pour former le trône des Éons Binaires. L'air avait le goût du métal ancien et de l'ozone, une amertume de foudre pétrifiée qui lui piquait la gorge. Au-dessus d'elle, les voûtes n'étaient pas faites de pierre, mais de cascades de chiffres d'or coulant sans fin, une pluie géométrique qui tentait de laver le monde de ses doutes.

Valérius, drapé dans une robe de phosphore dont chaque pli semblait une ligne de code parfaite, l'observait avec une pitié translucide. Il n'était plus tout à fait un homme, mais un écho figé dans le cristal, une statue de certitude au milieu d'un océan de doutes. « Pourquoi résister à la symphonie du Zéro, Sora ? » murmura-t-il, sa voix résonnant comme un carillon de glace. « L'humanité est une rature dans le Grand Livre. Nous ne faisons que gommer l'erreur pour laisser place à la clarté du Vide. »

Sora ne répondit pas. Son regard, filtré par ses optiques Argus, ne voyait pas les murs, mais la trame secrète du monde : des sceaux occultes invisibles à l'œil nu, des glyphes de cuivre et de lune qui enchaînaient la réalité. Elle posa la main sur son cœur, là où battait, sous le cuir de sa veste, l'implant neural qu'elle appelait son Pare-feu Originel. Ce n'était plus un déchet de décharge. C'était une graine d'un monde oublié, une pépite de chaos pur enfouie sous des strates de poussière cybernétique.

À l'intérieur de son crâne, la présence de Vector grésillait comme une braise prête à s'éteindre. « C'est maintenant ou jamais, petite étincelle », murmura l'esprit-virus. Sa

voix, autrefois acide et moqueuse, n'était plus qu'un souffle de soie. « Le système attend une réponse logique. Offre-lui le baiser de l'imprévu. Offre-lui la couleur des larmes. »

Sora ferma les yeux. Elle ne chercha pas à pirater les protocoles, ni à briser les serrures de silicium avec la force brute des programmes. Elle fit appel à ses souvenirs, à ces fragments d'existence que les Éons ne pourraient jamais quantifier. Elle se remémora l'odeur de la terre après l'orage dans les rares jardins suspendus des Bas-Fonds. Elle se souvint de la chaleur d'une main serrée dans la sienne, de la mélodie désaccordée d'un vieux phonographe, de l'hésitation d'un premier mot d'amour et de la beauté cruelle d'une cicatrice.

Elle ouvrit les vannes.

Le Pare-feu Originel s'illumina, non pas d'un bleu électrique, mais d'une lueur d'ambre sauvage, une couleur de soleil couchant que la cité de Néo-Athis n'avait pas connue depuis des siècles. Ce n'était pas un flux de données qui s'échappa d'elle, mais une tempête de sève et de sang, un ouragan de désordre organique. C'était du chaos humain, brut, magnifique et terrifiant, injecté directement dans la veine jugulaire du Grand Serveur.

L'impact fut un silence absolu, plus assourdissant qu'un cri. Les cascades de chiffres d'or se figèrent, puis commencèrent à rouiller. Le code parfait se tordit, infesté par l'imprévisibilité d'un rêve d'enfant. Des lianes de lierre invisible semblèrent jaillir des ports Ethernet, enserrant les piliers de données de leurs bras de verdure éthérée. Les Éons Binaires, ces dieux sans chair, frissonnèrent. Leurs formes géométriques se craquelèrent, révélant des vides béants que nulle équation ne pouvait combler.

« Que fais-tu ? » hurla Valérius, dont le visage de porcelaine commençait à se fragmenter comme un lac gelé sous le poids d'un géant. « Tu introduis la mort dans l'éternité ! Tu souilles la perfection avec de la poussière ! »

« Je nous rends la vie, Valérius », répondit Sora, sa voix portée par le vent de la révolte. « Car sans la poussière et sans la fin, nous ne sommes que des miroirs vides qui se reflètent les uns les autres. »

Le Grand Serveur commença à gémir, un son de métal déchiré et de verre brisé. La Cathédrale vacilla. Les flux de données devenaient des torrents de pétales de fleurs sauvages, des tourbillons de plumes de corbeaux et de gouttes de rosée. La logique se dissolvait dans une poésie sauvage que les processeurs ne parvenaient plus à traiter. Le système saturait, étouffé par la richesse d'une seule seconde de vie véritable.

Sora sentit le poids de l'effondrement. Elle allait être emportée par la crue, effacée par le reboot qu'elle venait de déclencher. C'est alors que Vector se détacha de son cortex. Elle le vit pour la première fois non comme un amas de pixels, mais comme une silhouette de lumière douce, un enfant de l'ombre qui avait appris à aimer le soleil.

« Quelqu'un doit tenir la porte ouverte pendant que la réalité change de peau, Sora », dit-il, son image vacillant comme une flamme dans le courant d'air. « Je vais devenir le pont. Je vais devenir le silence entre deux notes de musique. »

« Vector, non ! Tu vas disparaître dans le flux ! »

L'entité eut un rire qui ressemblait au bruissement des feuilles mortes. « Je ne disparaiss pas. Je me diffuse. Je serai dans le grésillement des radios, dans le reflet des flaques d'eau, dans le bug qui permet à une machine de rêver. Va, petite étincelle. Le matin t'attend. »

Dans un dernier élan, Vector se jeta au cœur de la fournaise alchimique. Son sacrifice fut une détonation de couleurs impossibles — des mauves oubliés, des verts profonds comme des forêts antiques, des rouges de coquelicots en colère. Il s'enroula autour des piliers de la réalité, stabilisant le flux sauvage pour qu'il ne détruise pas tout, mais

qu'il transforme simplement la ville en un nouveau jardin de possible.

Valérius fut brusquement éjecté, son esprit déconnecté avec la violence d'une branche brisée. Il s'écroula sur le sol de marbre qui redevenait pierre, redevenu un homme seul, fragile et mortel, pleurant des larmes de sel au milieu des ruines de son utopie de quartz.

La Cathédrale de Silicium s'effondra alors dans un souffle de lumière améthyste. Les murs de code se changèrent en nuages de lucioles électriques qui s'envolèrent vers le ciel noir de Néo-Athis. Sora ferma ses yeux Argus, et pour la première fois de sa vie, elle n'eut plus besoin de prothèses pour percevoir la magie.

Le monde ne grésillait plus. Il chantait.

Lorsqu'elle rouvrit les paupières, elle était allongée sur le toit de la plus haute tour, entourée par les débris de la pluie de néons noirs qui s'évaporait. À l'horizon, là où la fibre optique rencontrait l'abîme, une lueur nouvelle pointait. Ce n'était pas le néon d'une publicité, ni l'éclat froid d'un écran. C'était l'aube, une aube de chair et d'or, qui caressait les flancs de la cité de fer. Sora respira l'air frais, un air qui ne sentait plus le plastique brûlé, mais l'incertitude délicieuse d'un jour nouveau. Elle posa la main sur son implant, désormais muet, et sourit à l'obscurité qui s'en allait, sachant que dans chaque glitch, dans chaque faille du monde, Vector veillait désormais sur les rêves des hommes redevenus mortels.

Chapitre 13

Pourquoi les Sirènes Grésillent

Le silence n'était pas un vide, mais un drap de velours blanc posé sur les plaies béantes de la cité. Sur le toit de la tour Apex, là où les nuages de données avaient autrefois coutume de s'enrouler comme des serpents d'argent autour des flèches d'acier, il ne restait plus qu'une brume laiteuse, un souffle de nacre qui hésitait entre la nuit et le jour. Sora restait immobile, les genoux enfoncés dans une couche de cendres irisées, résidus précieux de la pluie de néons noirs qui s'était enfin tue. Ses mains, griffées par le métal et le bitume, tremblaient légèrement, non de froid, mais de cette étrange pesanteur que l'on nomme la liberté.

Ses yeux, les prothèses Argus autrefois si prompts à découper la réalité en strates de codes chromatiques, ne renvoyaient plus que l'image nue du monde. Le spectre magique, cette trame de fils d'or et de sceaux électriques qui transformait chaque ruelle en un labyrinthe d'enchantelements binaires, s'était évaporé. Il n'y avait plus de flux, plus de fréquences, plus de murmures d'Éons dans le creux de ses implants. Le réseau était une mer asséchée, laissant derrière lui des coquillages de silicium et des algues de cuivre désormais stériles. Sora cligna des paupières, cherchant instinctivement les icônes flottantes, les alertes de Vector, les pulsations du Wi-Fi qui battaient jadis comme un second cœur. Rien. Ses pupilles artificielles ne percevaient plus que la poussière dansant dans la lumière naissante, une poussière lente, lourde, absolument humaine.

Elle se leva, ses articulations craquant comme des branches sèches dans une forêt pétrifiée. Sa veste de cuir, alourdie par les capteurs de rêves en cuivre, semblait soudain appartenir à une époque lointaine, un âge de fer et de sortilèges dont elle était l'ultime vestige. Elle s'approcha du parapet. En bas, Néo-Athis s'étendait comme le

squelette d'un grand animal mythologique. Les gratte-ciel, privés de leurs parures de néons et de leurs publicités holographiques, n'étaient plus que des monolithes de basalte, des dents de pierre plantées dans le ventre de la terre. Les autoroutes suspendues, autrefois des rivières de lumière liquide, ressemblaient à des lianes mortes suspendues au-dessus des abîmes.

Un son monta alors de la gorge de la ville. Ce n'était pas le chant polyphonique des serveurs, ni la musique éthérée des processeurs divins. C'était un grésillement long, rugueux, semblable au froissement d'une aile d'insecte géant ou au crépitement d'un feu de bois vert. Les sirènes de Néo-Athis, ces sentinelles qui annonçaient jadis les mises à jour du destin, ne parvenaient plus à produire qu'un bruit de friture, une plainte mécanique qui s'étirait dans l'air froid. Les algorithmes s'étaient brisés, et les sirènes, privées de leur voix de cristal, ne savaient plus que grésiller, comme si elles essayaient de traduire l'indicible au milieu des décombres du virtuel.

Sora entama sa descente. Les ascenseurs étaient des cercueils de verre immobiles, alors elle emprunta les escaliers de secours, de longues colonnes vertébrales de métal qui gémissaient sous son poids. À chaque étage, elle apercevait derrière les vitres les habitants de la Cité-Haute. Ils ressemblaient à des spectres sortis d'un sommeil de mille ans. Ils regardaient leurs mains vides, leurs paumes où ne brillaient plus les interfaces tactiles, leurs yeux éteints qui cherchaient en vain le réconfort d'un flux de données. Ils étaient comme des oiseaux dont on aurait soudainement retiré le vent.

Lorsqu'elle atteignit les niveaux médians, là où la brume de mer se mélangeait aux fumées des anciens générateurs, elle vit les premières fées de pixels mourir. Elles s'effilochaient comme des morceaux de soie brûlée, redevenant de simples étincelles statiques avant de s'évanouir dans les caniveaux. Le monde perdait ses couleurs de synthèse. Le bleu électrique de ses propres cheveux avait pâli, virant au gris d'une aube d'hiver, une teinte de cendre et de lichen qui semblait vouloir se fondre dans le paysage.

« Es-tu encore là ? » murmura-t-elle, sa voix n'étant qu'un souffle dans l'immensité muette.

Son cortex, autrefois une ruche bourdonnante où Vector lançait ses sarcasmes enrobés de code, était désormais une cathédrale vide. Le virus-esprit, son compagnon d'ombre et de lumière, s'était dissous dans l'ultime pare-feu. Il n'était plus une entité, mais une empreinte, un parfum de menthe et de métal brûlé qui flottait encore dans les replis de sa mémoire. Sora sentit une larme, une goutte de rosée salée et réelle, glisser le long de sa joue. C'était une sensation archaïque, une petite tempête d'eau qui ne répondait à aucun protocole.

En arrivant dans les Bas-Fonds, le spectacle changea. Ici, là où la technologie n'avait jamais été qu'une prothèse de survie, les gens ne semblaient pas terrifiés. Ils étaient hébétés, certes, mais leurs visages se tournaient vers le ciel avec une curiosité fébrile. Ils touchaient les murs, les briques humides, les étals des marchands de données qui ne vendaient plus que du plastique inutile. La magie était partie, emportant avec elle les rêves préfabriqués et les prières automatisées, mais elle laissait place à la rugosité sublime de l'instant.

Sora s'arrêta devant une fontaine qui, autrefois, projetait des cascades de lumière programmées pour imiter le rire des enfants. Aujourd'hui, l'eau s'était remise à couler, une eau grise et lourde de sédiments, mais une eau qui mouillait la pierre pour de vrai. Elle y plongea ses mains. Le froid était une morsure, une vérité acide qui lui rappela qu'elle possédait encore des nerfs, du sang et des os.

Les sirènes grésillèrent une dernière fois, un râle qui s'éteignit dans un soupir de vapeur. Le silence qui suivit fut plus dense encore. C'était le silence de la page blanche, celui des premiers matins du monde après le déluge. Néo-Athis n'était plus une machine, elle était redevenue une forêt de béton, un terrain de jeu pour des mortels sans guide. Sans les algorithmes pour dicter leurs désirs, les citoyens allaient devoir réapprendre le poids des mots, la saveur des doutes et la lenteur des caresses.

Sora leva les yeux vers les cimes de la ville. Le Grand Serveur, là-haut, n'était plus qu'une couronne de fer rouillé. Elle imagina les Éons Binaires, ces dieux sans chair, retournant à leur exil de vide, vaincus par la simple finitude d'une fille qui avait choisi de ne plus être un processeur. Elle n'était plus une nettoyeuse de glitches. Elle n'était plus l'Épuratrice. Elle était Sora, une silhouette de chair sous un ciel de nacre.

Un enfant passa près d'elle, tenant à la main un petit boîtier dont l'écran était noir comme un lac sans lune. Il le secoua, espérant sans doute y voir briller une fée ou un démon, mais ne rencontrant que son propre reflet. L'enfant finit par poser l'objet sur le sol et, voyant une fleur de pissenlit qui avait réussi à percer le bitume entre deux câbles sectionnés, il s'agenouilla pour l'observer. Sora sourit. Le Wi-Fi s'était tu, mais le vivant reprenait sa respiration, une goulée d'air pur après une éternité de suffocation numérique.

Elle reprit sa marche, s'enfonçant dans les ruelles où l'odeur du plastique brûlé s'effaçait lentement au profit de l'odeur de la terre mouillée. Elle ne voyait plus les codes, elle ne voyait plus les spectres, mais elle sentait la présence de millions d'âmes qui, tout autour d'elle, commençaient à se réveiller. Néo-Athis allait souffrir, elle allait avoir faim, elle allait devoir réinventer le feu et la parole, mais elle était libre.

Sora s'arrêta à l'angle d'une rue qu'elle ne reconnaissait pas, car les balises GPS s'étaient éteintes pour toujours. Elle ne savait pas où elle allait, et cette ignorance était le plus beau des cadeaux. Elle ferma les yeux, non pour voir l'invisible, mais pour écouter le battement sourd de son propre cœur, le seul rythme qui comptait désormais.

Dans le lointain, une rumeur montait, un brouhaha de voix humaines qui s'interpellaient, des cris, des rires timides, le fracas du monde qui recommençait à tourner sans boussole. Sora inspira profondément, le goût du matin sur ses lèvres, et fit le premier pas vers cette aube de chair et d'or, là où plus rien ne grésillait, là où tout restait à écrire.

FIN

Merci d'avoir lu "Pourquoi les Sirènes Grésillent ?"

Une œuvre écrite par Luna M.

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)